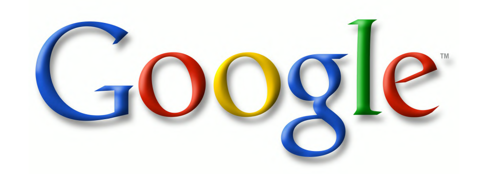
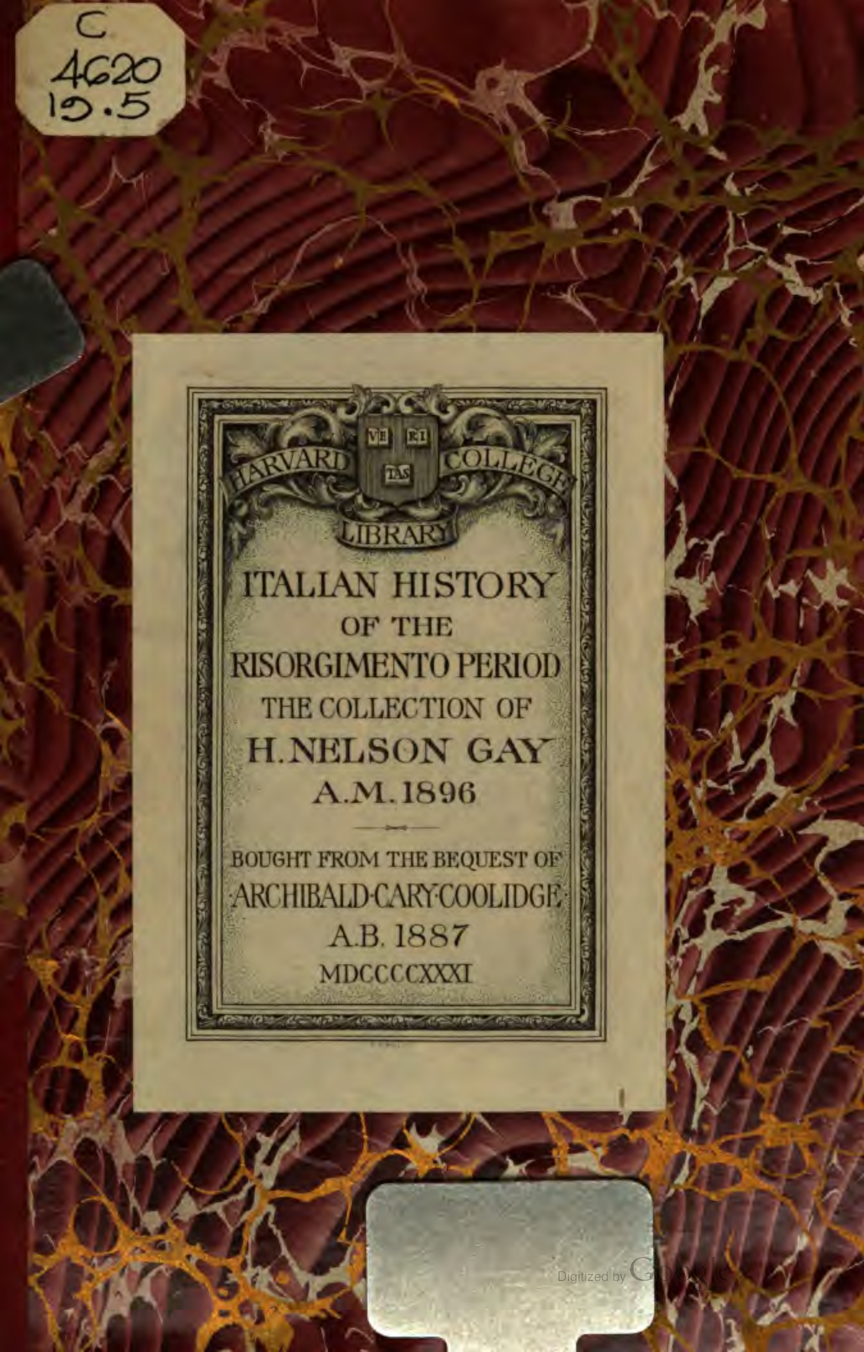
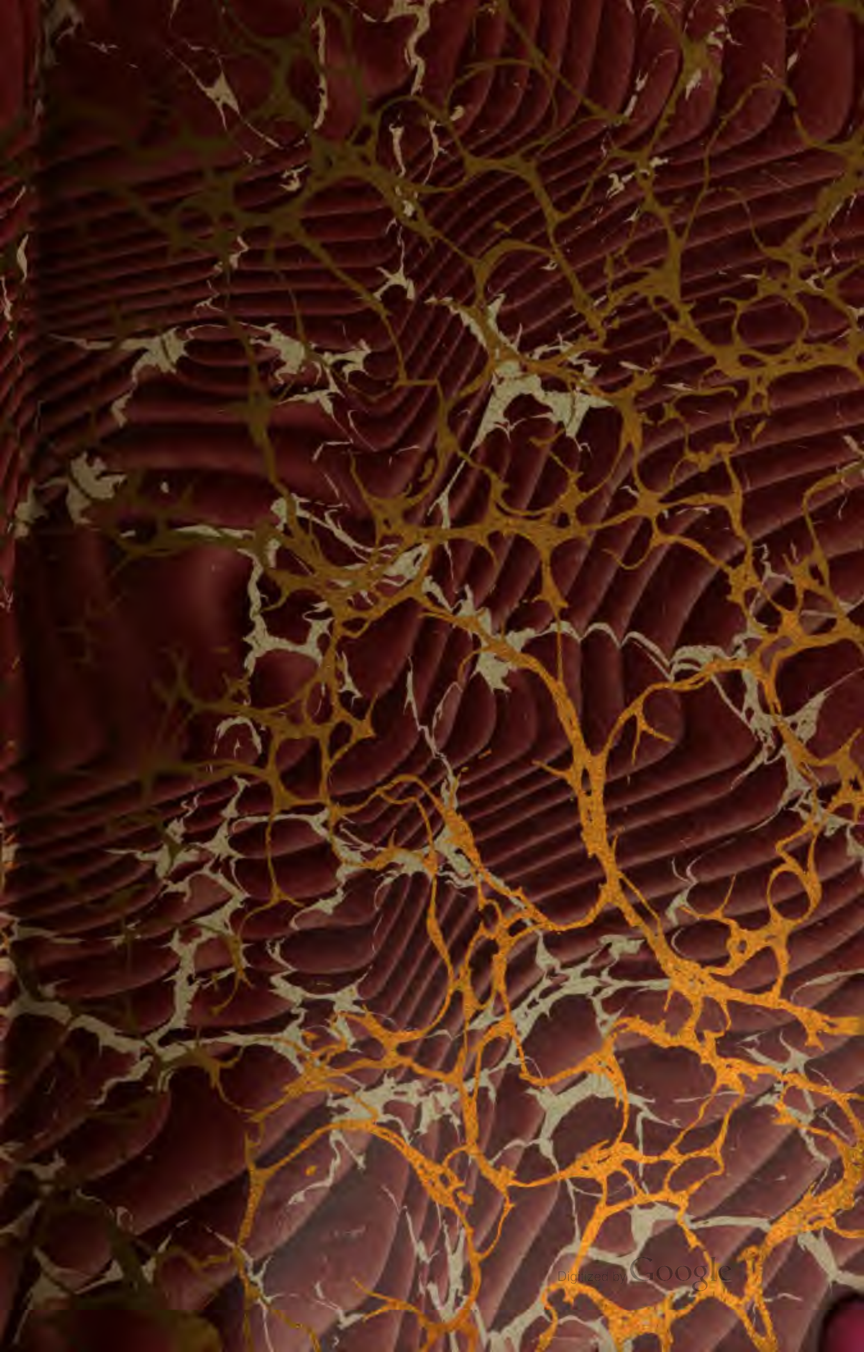



WIDENER
HN T5TN /


C
4620
19.5
HARVARD COLLEGE
VE RI TAS
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI
Digitized by Google



Pio IX

Cte D'IDEVILLE

ANCIEN SECRÉTAIRE D'AMBASSADE A ROME

PIE IX

Sa Vie, sa Mort

SOUVENIRS PERSONNELS



SOCIÉTÉ GENÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
directeur général
rue de Grenelle-St-Germain, nº 25.

BRUXELLES
J. ALBANEL
directeur de la succursale pour la Belgique et la Hollande.
place de Louvain, 5

1878

PIE IX

I

La plus grande figure de ce siècle, la physionomie la plus harmonieuse et la plus pure vient de disparaître. Le Pape Pie IX est mort au Vatican.

Quel que soit le successeur du pontife, la mémoire de Jean-Marie Mastaï règnera longtemps en souveraine dans la ville des Papes; et, sur le

tombeau glorieux de Pie IX, génie de sainteté, de résignation et de douceur, pendant de longs siècles encore, viendront s'agenouiller les Catholiques du monde. Nul mieux que lui n'aura servi les intérêts et la cause de l'Église. Au milieu des temps troublés, des luttes, entre des défaillances où la foi et la conscience humaine ont subi de si rudes assauts, quel autre que celui qui vient de mourir eût pu résister à la tempête et présenter aux attaques un front plus grandiose et plus serein? Aux pieds de cette statue de bronze, inébranlable de son vivant autant qu'après sa mort, devant cette physionomie immaculée et inattaquable, les efforts de l'irréligion, de la Révolution et de la haine se sont brisés impuissants. Lui

seul, le pilote, a sauvé tout l'équipage, et, nous ne craignons point de le dire, si tel autre que Pie IX eût été ceint de la tiare, durant ces heures de démence, peut-être la religion eût-elle souffert le plus terrible des ébranlements.

Non certes! lorsqu'il a comparu hier, devant Dieu, pour rendre compte de ses œuvres et de sa mission terrestre, le vieux Pontife mort prisonnier dans son enclave, dans la petite vigne de saint Pierre, n'aura pas eu à trembler sous les regards du Seigneur son juge. Si le coin de terre italienne dont il reçut, il y a trente ans, le dépôt, a été dissipé entre ses mains, quels bataillons pressés, innombrables de soldats ardents et convaincus il a su, en retour, recruter à la foi chrétienne

par le seul exemple de sa vie, par le seul prestige de ses vertus.

Jamais, il faut bien se l'avouer, la foi ne fut plus vivace, plus intrépide et plus triomphante depuis le jour où les gouvernements et les empires ont semblé détacher leurs yeux de la croix plantée sur la cîme du Vatican. C'était là jadis, sur ce point lumineux, qu'étaient concentrés en quelque sorte les principes d'autorité, d'ordre et de liberté qui rayonnaient ensuite sur l'univers. C'était là que les premiers par la puissance, les premiers par la science, aussi bien que les humbles, les déshérités et les petits venaient chercher justice, appui et consolation. Aujourd'hui tout semble détruit, dispersé, les pompes de Rome ont dis-

paru ; les princes de l'Église, errent déguisés, par les rues de la Ville Éternelle ; un roi, le casque prussien en tête, le sabre au côté, campe au palais du Quirinal, sous la surveillance et le contrôle des ministres et d'un Parlement ses maîtres. Mais qui s'y trompe? Pour être moins bruyante, moins visible, moins officielle et moins tangible, l'influence chrétienne, l'idée catholique n'est-elle pas, à cette heure, plus forte, plus étendue, plus universelle qu'elle ne l'a jamais été ? Au grand déplaisir des libres penseurs, elle enserre de ses liens la surface entière du globe civilisé et ses adeptes, ses apôtres, ses sujets sont plus nombreux, plus dévoués, plus disciplinés surtout, qu'ils ne le furent au temps des prospérités de l'Église.

Eh bien! ces gigantesques résultats, cet ascendant prodigieux, inouï que la religion a pris sur les âmes, l'Église le doit entièrement aux sentiments particuliers de respect, d'admiration et de tendresse que la personne du Pape Pie IX a sû inspirer pendant son long Pontificat. Ces sentiments vivaces sans cesse renouvelés ont été retrempés, chaque jour, à chaque heure, par ces bandes innombrables de pèlerins de toute nationalité, de tout âge, admis à paraître devant le Pontife, à recevoir de ses mains la bénédiction suprême, à entendre de sa bouche ces douces et inoubliables paroles, empreintes de tant ferveur et de tant de foi.

Voilà pourquoi, entre toutes, la physionomie du Pape qui vient de s'é-

teindre, après le plus long des règnes connus, demeurera à travers les âges comme un phare lumineux, comme l'étoile brillante qui aura indiqué aux hommes de notre temps l'entrée du port et le salut !

II

Les historiens, les orateurs sacrés, les théologiens et les philosophes auront assez vaste champ pour parler du règne de Pie IX. Qu'il nous soit permis, à nous qui avons eu l'insigne bonheur de vivre trois ans à Rome, de donner sincèrement, naïvement toutes nos impressions sur la personne auguste du Souverain Pontife, après avoir raconté brièvement sa vie.

Jean-Marie Mastaï, né le 13 mai 1792, à Sinigaglia (Ombrie), fils du comte Jérôme Mastaï, fut à 12 ans placé au collége de Volterra, en Tos-

cane. Son enfance avait été attristée par les épreuves douloureuses qui vinrent assaillir l'Église, la Papauté et même sa propre famille. Son oncle, André Mastaï, était enlevé pendant la nuit de son siége épiscopal de Pesaro, et confiné à Mantoue, tandis qu'un autre de ses parents, chanoine de Saint-Pierre, devait quitter Rome, accusé du crime de fidélité à Pie VII. Enfin, le Pape lui-même, d'abord séquestré à Savone, allait être conduit à Fontainebleau. « Il semble, dit un his-
« torien de Pie IX, que la Providence
« lui présentait, dès lors, comme un
« abrégé prophétique de sa propre
« carrière et façonnait sa jeunesse
« pour le grand rôle qui devait rem-
« plir son âge mûr. »

Après six années passées au collége de Volterra, rentré dans sa ville natale, Jean Mastaï ne la quitta qu'au retour triomphal de Pie VII dans ses États. Il vint à Rome étudier la théologie et reçut le sous-diaconat en 1818. En 1823, désigné pour accompagner Mgr Muri, envoyé au Chili et dans l'Amérique du Sud pour rétablir les affaires ecclésiastiques bouleversées par les révolutions, il revint, après deux années de séjour dans ces contrées, pour être nommé à Rome chanoine de Sainte-Marie *in via lata*. Peu de temps après, il était admis à la prélature et chargé de la présidence de l'hospice Saint-Michel. Ce vaste établissement, qui sert à la fois d'Asile, d'École des arts et métiers, d'École

des Beaux-arts, d'Hôpital, de Maison de refuge, est en quelque sorte une ville et aussi difficile à administrer qu'un chef-lieu de province. Tous les services étaient désorganisés lorsque parut le nouveau président de Saint-Michel, Mgr Mastaï.

Ce fut pour le futur Souverain une précieuse école de gouvernement. Le prélat y révéla de telles qualités, que Léon XII lui confia l'archevêché de Spolète. En 1831, l'insurrection des Romagnes, à la tête de laquelle se trouvaient les deux fils de la reine Hortense, vint échouer à Spolète, et les troupes rebelles débandées, réunies devant la ville, voulurent déposer les armes aux pieds de l'archevêque et se rendre à lui.

Le Pape appela l'archevêque Mastaï, à la fin de 1832, à l'évêché plus important d'Imola. Bien que le prélat fût soupçonné d'avoir des idées libérales ou du moins trop généreuses, et qu'il fît fort peu assidûment sa cour, le Pape Grégoire XVI avait pour lui une estime profonde. Créé cardinal *in petto* dans le consistoire du 23 décembre 1839, il fut proclamé le 14 décembre 1840, à l'âge de 48 ans.

Le cardinal Mastaï, évêque d'Imola, ne quitta son diocèse que le jour où fut annoncée la mort de Grégoire XVI, le 1[er] juin 1846. Le Conclave s'assembla le 14 juin; cinquante-quatre cardinaux étant présents, trente-quatre voix étaient nécessaires pour l'élection. — Personne ne songeait au cardinal

Mastaï, et les deux cardinaux *papabili* dont on s'entretenait le plus étaient les cardinaux Lambruschini et Gizzi. Jean Mastaï, comme un des plus jeunes, fut chargé de dépouiller le scrutin. « Dès « la première séance, dit M. Villefran- « che, dans son *Histoire de Pie IX*, « l'aspect de ce doux et majestueux « visage et la suave odeur de modestie « et de piété qui se dégageait de toute « sa personne, saisirent l'auguste As- « semblée. Le cardinal-prince Altieri, « évêque d'Albano, celui-là même qui « devait vingt ans plus tard donner sa « vie pour ses ouailles, proposa for- « mellement la candidature du scru- « tateur. Celui-ci, bien loin de se ré- « jouir, fut atterré. » Nous passons sur les émotions et les détails du Con-

clave et sur le couronnement triomphal du Pontife. Le nouveau Pape choisit le nom de Pie IX. Comme celui de ses deux prédécesseurs, Pie VI et Pie VII, son règne devait être une longue suite de douleurs et d'épreuves.

III

Les années qui précédèrent l'an 1848 furent, on s'en souvient, pleines d'élans mystérieux, de vagues aspirations vers un avenir inconnu. La vieille Europe, dont l'équilibre depuis l'ère de Napoléon n'avait jamais été parfait, semblait rajeunie. Un souffle de jeunesse, d'illusions, d'enthousiasme traversait le monde. De tous côtés, ses espérances étaient ravivées et fixées par les récits qui arrivaient de Rome; le nouveau Pontife semblait personnifier l'alliance du passé avec l'avenir. Son gouverment, au dire de tous, devait concilier

les aspirations les plus généreuses avec les principes les plus sacrés. Ce fut comme un entraînement vers l'âge d'or, une période éphémère de rêves et d'illusions dont le Pape lui-même, plein de confiance, partagea l'enthousiasme. Ses premiers actes comme Pontife et Souverain furent la publication d'une indulgence plénière sous forme de Jubilé et une amnistie politique générale. « Cette joie bruyante, « cette unanimité avait je ne sais quoi « d'effrayant, ajoute l'historien de « Pie IX. En effet, ce concert fut trop « beau pour être durable ; il lui man- « quait certaines discordances. Plus « d'un sage en fit la remarque et, tout « en applaudissant pour sa part, se- « coua la tête à l'aspect des voltai-

« riens, des jacobins, des agents des
« sociétés secrètes délirant d'enthou-
« siasme avec les catholiques et plus
« que les catholiques eux-mêmes. »

Jamais débuts de règne ne furent plus brillants et parés de couleurs plus riantes ; jamais souverain, entouré d'une popularité plus bruyante, ne fut accablé de plus d'ovations et de fleurs. Chacune des sorties du nouveau Pape devenait une promenade triomphale. Tous les cœurs étaient enchaînés à son char ; l'image de *Pio nono* était accrochée dans tous les palais, dans toutes les chaumières d'Italie. Les enfants des laboureurs comme les filles des rois étaient inscrits au baptême sous les noms de Pie et Pia (princesse Pia, reine de Portugal). Les Cabinets

étrangers partageaient l'ivresse générale ; M. Guizot en France, M. de Metternich à Vienne et lord John Russell en Angleterre, tous les gouvernements d'Europe et d'Amérique adressaient au nouveau Souverain encouragements et félicitations. Tous, jusqu'aux vieux révolutionnaires et anciens conspirateurs, semblaient subir l'entraînement et le charme et portaient attachée à leur poitrine la médaille du Pape italien. Enfin, rien ne manqua au concert. Lorsqu'on songe que le 8 septembre 1847, Mazzini, soit feintes, soit sincères, adressait au Souverain-Pontife ses félicitations et ses espérances !

Cependant des signes avant-coureurs, préludes et symptômes signifi-

catifs, avaient déjà averti le Pontife-Roi et lui avaient permis de réfléchir sur la stabilité des tendresses populaires et la fidélité de ceux qui s'intitulaient « le peuple romain. » On avait commencé par les cris de « Vive Pie IX ! » On y ajouta d'abord régulièrement « Vive l'Italie ! » puis bientôt « A bas les Jésuites ! — Le 1er janvier 1848, dans une promenade, le Pape courut un réel danger. Des bandes avinées voulurent dételer sa voiture, aux cris de « A bas les rétrogrades ! à bas les ennemis du Pape ! à bas les Jésuites. » Un tribun, idole alors du Transtévère, osa même crier à la portière de Pie IX : « Courage ! Saint-Père, le « peuple est avec vous ! » Le doux Pontife, revenu de son évanouisse-

ment, aurait dit ces mots : « Hélas ! je « vois bien qu'au dimanche des Ra- « meaux va succéder la semaine de « la Passion. »

L'incident de l'entrée des troupes autrichiennes à Ferrare, en vertu des Traités de 1815, allait devenir un signal et remplir de joie Mazzini et le parti avancé. Les protestations du Pape avaient, il est vrai, amené le retrait des troupes étrangères ; mais les révolutionnaires veillaient et ne laissèrent point échapper ce prétexte.

La proclamation du 10 février en devint un. Le Pape, ayant déclaré « qu'aucun motif avouable de guerre, « qu'aucun danger ne menacera l'Ita- « lie, tant qu'un lien étroit de confiance « et de gratitude unira la force des

« peuples avec la sagesse des Princes « et la force du droit, » il n'en fallut pas davantage pour dénaturer les paroles et la pensée du Pape et l'accuser d'avoir poussé un cri de guerre.

Le 11 février, le Saint-Père protesta contre ces imputations devant les chefs de la milice assemblée. Car, selon la mode du temps, le confiant Pontife avait laissé établir à Rome une garde civique, une garde nationale, cette arche sainte des niais, des ambitieux et des violents de tous les temps, de tous les pays !

IV

Ces événements précurseurs d'orage se passaient quelques jours avant l'équipée grotesque et à jamais fatale du 24 Février parisien. Or, tandis que la milice romaine défilait sur la place Saint-Pierre, en réclamant les trois couleurs italiennes, on apprenait que Naples, Turin et Florence, soulevés, avaient obtenu des constitutions et que la République était proclamée à Paris, à Berlin, et que Vienne et Berlin avaient élevé déjà leurs saintes barricades.

Le 9 mars 1848, le cardinal Ferretti, secrétaire d'État, ayant donné sa dé-

mission, le cardinal Antonelli le remplaça. M. Minghetti et quelques autres libéraux furent adjoints au nouveau ministre. Mais, selon l'usage, cette concession enhardit les adversaires du Pape. Les Jésuites se sacrifièrent eux-mêmes devant les menaces en armes d'une troupe fanatique. Bientôt, au ministère d'Antonelli succéda, après deux mois, le comte Mamiani, un des amnistiés du gouvernement pontifical. Le peuple romain ne voulait plus de ministres prêtres. Ne fallait-il pas le contenter? Le comte Mamiani, esprit chimérique et révolutionnaire, âme candide, cherchant à concilier le bien et le mal, devait piteusement échouer comme tout ministre de transition. Les hostilités s'étaient engagées entre Turin

et Vienne. Au risque de sacrifier son trône et sa popularité, Pie IX, Italien de cœur et défenseur des opprimés, faisait lui-même, le 3 mai, jour de l'installation du comte Mamiani, une tentative suprême auprès de l'empereur d'Autriche. La médiation en faveur de l'Italie ne fut pas plus écoutée du souverain de Vienne, que ne le fut plus tard celle que le Pontife adressait, en 1870, pour la France au souverain de Berlin. Les succès de Radetsky sur le roi Charles-Albert eurent leur contre-coup à Rome, et le ministère Mamiani ne tarda pas à tomber au milieu de nouvelles complications.

C'est alors que, se dégageant de tout compromis révolutionnaire, le Pape inspiré réclama le concours d'un

français-italien, le comte Rossi, ancien pair de France et ambassadeur à Rome. La vaste intelligence, l'énergie et le dévouement de Rossi auraient seuls pu amener des résultats sérieux et établir à Rome les bases d'une politique nouvelle. La réorganisation des Etats-Romains et de l'Italie entre les mains de cet esprit plein de ressources, de courage et de foi, aurait certainement abouti. Il négociait déjà avec Turin, Naples et Florence, pour mettre à exécution un plan plusieurs fois indiqué par Pie IX et que les esprits sages n'ont point encore abandonné aujourd'hui : celui d'une Confédération italienne dont la présidence serait dévolue au Pape et qui, tout en sauvegardant l'unité de

la Péninsule, réserverait l'autonomie intérieure de chaque Etat.

Mais les républicains veillaient! Rossi, pour eux, devenait l'obstacle, l'ennemi le plus dangereux; son génie pouvait sauver l'Italie et la Papauté : sa mort fut résolue. Le 15 novembre 1848, le jour de l'ouverture des Chambres, malgré des avis mystérieux venus de toutes parts, le comte Rossi n'avait point voulu céder et se rendre au Parlement. « Une soixantaine d'individus « à figures sinistres l'attendaient dans « la cour de la Chancellerie. Au mo« ment où il descendit de voiture, une « partie de ces hommes se porta der« rière lui afin de lui couper la retraite; « les autres le suivirent, l'entourèrent « au pied de l'escalier. Rossi les regar-

« dait avec dédain, sans que rien en lui
« trahît la moindre crainte. L'un d'eux
« alors le frappa d'un coup de canne
« sur l'épaule gauche. Le comte se
« retourna brusquement, offrant ainsi
« la veine jugulaire à l'assassin qui se
« tenait à sa droite. C'était le mouve-
« ment attendu. Le poignard de Cons-
« tantini s'enfonce dans le cou ; l'artère
« carotide est tranchée. Le comte n'a
« senti que le froid du fer ; il porte la
« main à son cou et jetant à toute cette
« bande le nom d'assassins, il cherche
« à poursuivre son chemin, et gravit
« quelques marches ; mais il chancelle,
« essaie de se retenir au mur et tombe
« dans une mare de sang, tandis que
« les assassins, dans l'ivresse de leur
« succès, hurlent autour de lui : « Bra-

« vo! bien touché! » Puis, le groupe
« sinistre s'élargit silencieusement et
« se perd dans la foule. »

Cependant, l'Assemblée attendait dans la salle des séances le comte Rossi qui devait faire l'ouverture du Parlement; les tribunes regorgeaient de spectateurs, lorsqu'un sourd murmure se fit entendre. Tout à coup, la fatale nouvelle ébranle l'Assemblée comme une secousse électrique.

Le ministre Montanari entre pâle, défait; autour de lui se groupent, en un instant, de nombreux députés. Il raconte à la hâte que Rossi vient d'être assassiné au pied de l'escalier; ses auditeurs pâlissent et s'entre-regardent. Mais l'émotion ne fut ni durable, ni universelle. Sturbinetti, le prési-

dent de la Chambre, rappelle froidement les tribunes au silence et ajoute, comme si l'incident n'eût pas été assez grave pour distraire la Chambre : « Messieurs, passons à l'ordre du jour. » — « Ce n'est rien, tranquillisez-vous, « dit de son côté Sterbini, pour qui « l'événement paraît n'avoir aucun « caractère imprévu. » — Et la séance s'ouvrit tranquillement, comme si rien n'était arrivé. Les membres du corps diplomatique ne purent maîtriser leur indignation : « C'est infâme! « s'écria le duc d'Harcourt, ambas-« sadeur de France; sortons, mes-« sieurs, pour ne pas être, par notre « présence, complices de ce qui se « passe ici. »

La conduite de la population ro-

maine fut conforme à celle de ses représentants. Soit terreur, soit complicité, personne n'osa manifester un blâme, personne n'exprima l'intention de poursuivre le coupable.

Les gardes nationaux, les gendarmes eux-mêmes, qui avaient laissé commettre le crime, permirent qu'on en organisât publiquement l'apothéose. Pendant ce temps le Père Vaure, l'ami le plus fidèle et le conseiller de Rossi, transportait secrètement dans le caveau d'une chapelle le cadavre qu'on allait venir enlever pour le promener triomphalement dans Rome. La horde des assassins, après avoir fraternisé avec les troupes, se répandit ensuite dans toutes les rues, qu'une lâche terreur faisait pavoiser et illuminer sur

son passage. Les misérables hurlaient un refrain improvisé par Sterbini : « Béni « soit le poignard, le poignard sacré « qui a frappé le lâche !! » On promena toute la soirée l'arme ensanglantée ornée de fleurs et attachée au drapeau tricolore italien ; on l'exposa dans un café à la vénération des Romains ; on vit même des fanatiques se disputer pour baiser la main qui avait frappé : « *Oh ! la santa mano !* » — Et pour que rien ne manquât à la glorification du crime, on porta le hideux trophée devant la maison de Rossi et on l'éleva à la hauteur du premier étage, sous les yeux de la veuve et des enfants de la victime, comme autrefois la tête de la princesse de Lamballe. Ceci se passait le 15 novembre 1848.

Deux jours après, le Pape était assiégé au Quirinal; un de ses prélats fut mortellement frappé à une fenêtre du palais, par une balle destinée au Pontife. La Révolution était triomphante dans la rue et au Parlement; et le 24 novembre, sous un déguisement d'abbé, Pie IX quittait Rome, grâce au dévouement d'une Française, la comtesse de Spaur, femme du ministre de Bavière. Le roi de Naples donna asile au fugitif, et Gaëte devint la résidence du Pape. Le lendemain du départ du Pontife, la République était proclamée à Rome. C'est alors, disons-le à notre gloire, que la France républicaine intervint!

V

Si nous nous sommes longtemps arrêtés sur cette première période du règne de Pie IX, et notamment sur l'assassinat du comte Rossi, c'est que cet événement sinistre eut pour l'avenir des conséquences qu'on ne saurait apprécier. Le souvenir de ces saturnales sanglantes resta en effet présent, toute sa vie, devant les yeux du Pape. Un fait qui nous est personnel le prouve. Étant secrétaire de l'Ambassade de France à Rome, en 1862, je fus, un certain jour, reçu par le Pape en audience particulière.

A peine étais-je introduit, que le Saint-Père qui paraissait agité, me dit :

« La famille qui sort d'ici est fran-
« çaise, vous la connaissez, sans doute:
« c'est le prince et la princesse Au-
« guste de Broglie, avec leurs enfants.
« Il m'ont rappelé Albert de Broglie,
« votre prédécesseur, qui était
« comme vous, second secrétaire de
« l'ambassade de France au temps
« même où fut assassiné le comte
« Rossi ! Ah ! mon pauvre ministre,
« mon cher Rossi ! Ils me l'ont
« tué, les misérables ! Cependant il
« aimait les réformes, celui-là, oui,
« plus que personne. Ces réformes
« qu'ils réclament, Rossi les voulait,
« lui, et nous les aurions faites en-
« semble ! » — En prononçant ce

nom, qui lui rappelait de lugubres journées, le Pontife était pâle et agitait fièvreusement les mains. « Ah! mal-
« heureux Rossi, répéta-t-il encore, je
« ne l'oublierai jamais!

Ces souvenirs sanglants de Révolution, joints aux exigences, à la mauvaise foi et à la perfidie des libéraux, étaient constamment entretenus, il faut bien l'avouer, dans l'âme du Saint-Père, par plusieurs conseillers du Vatican qui, non sans raison peut-être, redoutaient pour le Pontife l'entraînement de son cœur. — Bien souvent nous avons entendu de bons catholiques, faire un reproche au cardinal Antonelli, de rappeler au Pontife l'exemple fatal de Rossi.
« Que Votre Sainteté se souvienne,

« répétait, en effet, le Cardinal, lui
« aussi; le comte voulait accorder des
« concessions et prendre de sem-
« blables mesures. Le Pape sait quelle
« fut sa récompense! »

L'histoire, juge implacable et terrible, distribuant, à chacun sa part, dira sans doute, un jour, si le Cardinal, en prenant à tâche de résister aux aspirations très libérales du Saint-Père, fit acte de grand ministre et de conseiller habile. Ceci ne nous regarde point. Mais il est intéressant de constater que le meurtre de Rossi modifia singulièrement les sentiments du Saint-Père et devint le point de départ d'une politique dont le cardinal Antonelli demeura, jusqu'au dernier jour l'inspirateur et le défenseur zélé.

Les illusions, qui s'étaient épanouies à l'aube du pontificat de Pie IX, se dissipèrent bientôt. Le Pape, sans doute, n'a jamais cessé d'être Italien et d'avoir pour son pays une tendresse ardente; toutefois il faut reconnaître que de sérieux motifs contraignirent le Souverain Pontife à abandonner le rêve qu'il avait fait, d'une alliance étroite et défensive entre le roi de Piémont et la Cour de Rome.

Nous trouvons, du reste, dans une allocution du Pape, adressée le 26 décembre 1874, à la noblesse romaine, de très curieuses explications rétrospectives sur ces événements : « La « Révolution, dans son principe, na- « quit timide, en apparence, obsé- « quieuse et adulatrice. Elle se mon-

« tra même hypocrite et trompa
« beaucoup d'honnêtes gens en sur-
« prenant leur bonne foi ; elle se mêla
« à eux jusqu'aux pieds des autels ;
« mais tandis que les uns se nourris-
« saient du pain de vie, les autres
« mangeaient au contraire leur pro-
« pre condamnation. Ils demandèrent
« et obtinrent tout ce qu'il était per-
« mis d'accorder. A chaque conces-
« sion, ils faisaient retentir leurs ap-
« plaudissements ; puis ils élevaient
« de nouvelles prétentions, jusqu'au
« point de réclamer un *Pape batail-*
« *leur et agressif.* — Mais le Pape,
« qui ne voulait ni ne pouvait être
« batailleur, ni marcher dans cette
« voie, dut s'éloigner de Rome, poussé
« à cette violation par d'horribles

« menaces qu'on s'apprêtait à mettre
« à exécution. »

L'évasion de Pie IX fut concertée par la comtesse Spaur, avec l'aide de son mari et de l'ambassadeur de Rome, duc d'Harcourt. Le 24 septembre, au soir, ce dernier se rendit au Quirinal où le Pape était gardé à vue par ordre des chefs insurgés. La veille, Canino et Sterbini avaient expulsé du Quirinal les fidèles Suisses. Introduit chez le Pape et resté seul avec lui, M. d'Harcourt l'aida à échanger ses habits blancs contre le costume d'un prêtre. Ceci fait, il le fit échapper par une porte dérobée, à travers les corridors du Conclave. En sortant de la chambre du Pape, M. d'Harcourt annonça aux gardes que Pie IX venait de se mettre au lit.

Le Pape, accompagné d'un domestique, s'était rendu à la place des Quattro Fontane, où l'attendait une voiture. Le comte Spaur, placé sur le siége, prit en main les chevaux qui l'entraînèrent dans la direction d'Albano. Pendant ce temps, la comtesse Spaur, sortie de Rome peu d'heures auparavant dans une berline de poste, guettait les fugitifs à Lariccia.

Après mille péripéties, les voyageurs atteignirent la frontière du royaume de Naples, le lendemain matin, à neuf heures. Le Pape était sauvé.

VI

Tandis que la Révolution et la République trônaient à Rome, comme nous l'avons vu, le Pape, réfugié à Gaëte, recevait du Chef même de la République française, le général Cavaignac, un hommage qu'il n'est point inutile de rappeler ici. — Trente ans se sont écoulés depuis l'année 1848, de grands événements se sont accomplis en Italie comme en France, et la République, hélas! est de nouveau le gouvernement officiel de Paris. Eh bien, sommes-nous pessimistes et trop sévères en affirmant que jamais M. le maré-

chal de Mac-Mahon, Président actuel de la République, n'eût osé affronter les foudres de son ministère et du Parlement en adressant au Saint-Père une lettre semblable à celle que l'on va lire, dans le cas où le Souverain Pontife se fût confié à lui et à la nation française pour réclamer un asile.

Paris, le 3 décembre 1847.

Très Saint-Père,

La Nation Française, profondément affligée des chagrins dont Votre Sainteté a été assaillie dans ces derniers jours, a été aussi profondément touchée du sentiment de confiance paternelle qui portait Votre Sainteté à venir lui demander momentanément une

hospitalité qu'elle sera heureuse et fière de vous assurer et qu'elle saura rendre digne d'elle et de Votre Sainteté. Je vous écris donc pour qu'aucun sentiment d'inquiétude, aucune crainte sans fondement ne vienne se placer à côté de votre première résolution, pour en détourner Votre Sainteté. La République, dont l'existence est déjà consacrée par la volonté réfléchie, persévérante et souveraine de la Nation Française, verra avec orgueil Votre Sainteté donner au monde le spectacle de cette consécration toute religieuse que votre présence au milieu d'elle lui annonce, et qu'elle accueillera avec le respect et la dignité qui conviennent à cette grande et généreuse nation.

J'ai éprouvé le besoin de donner à Votre Sainteté cette assurance, et je fais des vœux pour qu'elle lui parvienne sans retard prolongé.

C'est dans ces sentiments, très Saint-Père, que je suis votre fils respectueux.

Le Président de la République,

Général CAVAIGNAC.

Cette lettre était à peine écrite et peu de jours écoulés, que la France, moins persévérante dans ses sentiments républicains que ne la jugeait l'honnête général Cavaignac, accordait au prince Napoléon la consécration de six millions de suffrages.

Le futur empereur, trop heureux d'inaugurer son règne par un acte d'ha-

bile politique, se hâtait de donner un gage aux catholiques de France et aux partis des honnêtes gens, en soutenant énergiquement le Pape. Au nouveau Président échut l'honneur de délivrer la Ville Éternelle de la Révolution et de ses triumvirs, comme il allait bientôt délivrer la France de la République.

Le Pape quitta Portici le 4 avril 1850, et le 12 avril, Rome entière se précipita au devant de son Pontife et de son Roi. Pie IX s'avançait rayonnant et pleurant de joie aux sons confus du canon et des cloches et au milieu d'acclamations enthousiastes. Sa rentrée au Vatican fut signalée, comme au moment de son élévation, par une amnistie et par la publication d'une nouvelle indulgence en forme de jubilé.

Nous ne nous étendrons point dans ce court récit sur tous les actes pontificaux qui jetèrent tant d'éclat sur le long règne du pape Pie IX ni sur sa sollicitude vigilante à l'égard des diocèses de la chrétienté. Le dogme de l'*Immaculée Conception*, après un long et minutieux examen de tous les évêques, fut défini et proclamé solennellement le 8 décembre 1854, ce jour triomphal qui, selon l'expression de Mgr Dupanloup, « couronna l'attente des siècles « passés, bénit le siècle présent, appela « la reconnaissance des âges à venir « et laissa une impérissable mémoire. »

VII

Cependant la Révolution, chassée de Rome par les Français, ne devait point se considérer comme vaincue. Elle se fit hypocrite, et, sous le manteau de patriotisme, de sainte liberté et de revendications nationales, dépouilla le vieil homme; le drapeau républicain fut momentanément abandonné, mais ce fut dans le conseil des princes, aux Tuileries et à Turin, qu'elle s'abrita et tint ses assises.

Un grand politique, patriote audacieux, mais esprit absolu, ne reculant devant aucun moyen, aucun expé-

dient pour arriver au but, gouvernait alors le Piémont, tandis que son roi Victor-Emmanuel régnait de nom et chassait l'isard dans les montagnes de Pignerolles.

Cavour, pour accomplir les desseins qu'il avait rêvés, utilisa la Révolution et eut, de plus, l'extrême habileté, le génie de faire agir et manœuvrer à sa guise deux grands comparses, l'empereur Napoléon III et le Parlement piémontais. A l'aide de ces deux alliés, instruments dans sa main et derrière lesquels il savait à l'heure dite se retrancher avec une merveilleuse souplesse, il parvint à un but dont la grandeur ne saurait être discutée, mais qui malheureusement ne fut atteint qu'au mépris absolu du droit et du juste.

En parlant du comte de Cavour et de ses rapports avec le Saint-Père, aujourd'hui que le Souverain Pontife est descendu dans la tombe, il nous sera bien permis, pour compléter les traits de cette figure auguste, non point de révéler une confidence à nous faite, mais de reproduire textuellement de précieuses paroles qui empruntent aux circonstances et au caractère de celui qui les a prononcées une grave importance.

Le Saint-Père, se souvenant que j'avais séjourné trois ans à Turin et que le hasard m'avait permis d'assister aux derniers moments du comte de Cavour, me fit appeler un jour, — c'était à Castel Gandolfo, le 7 septembre 1864. — M'ayant invité à m'asseoir, Sa Sain-

teté me demanda s'il était vrai, comme le lui avait dit Mgr de Mérode, que je me fusse trouvé dans la chambre du comte de Cavour au moment où le mourant reçut les sacrements.

Je racontai alors au Saint-Père la scène émouvante dont j'avais été le témoin, sans en omettre un seul détail. Le Pape, les yeux fixés sur moi, écoutait mes paroles avec une visible attention. « Ainsi, vous en êtes bien sûr, il avait sa raison lorsque lui parlait le frère de la Madone des Anges, me demanda le Pape avec insistance, vous en êtes bien certain? » — Je répondis au Saint-Père que, placé à quelques pas seulement du lit du moribond et agenouillé comme les autres assistants, j'avais entendu très distincte-

ment les réponses que fit le comte aux prières de frère Jacques, et j'ajoutai que, pour moi, il ne pouvait être mis un seul instant en doute que le malade n'eût la connaissance parfaite, absolue de ce qui se passait auprès de lui.

Le Pape parut se recueillir, puis, secourant la tête : « *Ah! questo Cavour! questo Cavour!* que de mal il nous a fait! Dieu lui pardonnera, je l'espère; moins peut-être qu'à ce pauvre Victor-Emmanuel qui ne sait guère ce qu'on veut de lui. »

Le Pape se leva et fit quelques pas en silence. Puis, tout à coup, d'une voix sourde et basse comme s'il se fût parlé à lui-même, sans se préoccuper de ma présence, il murmura ces mots : « Ah! comme il a aimé son pays,

« *questo Cavour! questo Cavour!*
« Cet homme était vraiment Italien !

Cet aveu qui semblait être sorti de l'âme et des lèvres du Saint-Père, comme malgré lui, ayant été prononcé, le Pape reprit : « Dieu certainement lui aura pardonné, comme nous lui pardonnons, » et, me regardant fixe-
« ment : Vous l'avez connu, vous, il
« était charitable, dit-on, et généreux. »

Quelque grave que soit cette appréciation dans la bouche du Pape, elle ne surprendra personne de ceux qui ont approché Pie IX. Je me souviens qu'ayant raconté le fait à Mgr de Mérode, le prélat, qui était loin de partager cette indulgence italienne, me parut contrarié de l'aveu échappé au Pape, sans en être étonné.

Ce fut au congrès de Paris, en 1858, que les premières hostilités éclatèrent entre la Papauté et la Cour de Turin. — Certes, pas plus dans l'âme de Napoléon III que dans celle de Cavour, il n'entrait un sentiment de haine contre le Pape Pie IX et la religion. Mais tous deux — le souverain français moins excusable à coup sûr que le ministre italien, — poursuivaient un rêve, l'unité, la grandeur, la gloire de l'Italie. Or, leur alliée et complice indispensable étant la Révolution, ils durent nécessairement se soumettre à ses exigences, obéir à ses injonctions et accomplir leur œuvre, sans se soucier de fouler aux pieds les droits souverains de l'Église. Que les circonstances eussent été autres, qu'au lieu d'être forcément

un adversaire, un obstacle à leurs desseins, l'Eglise eût au contraire secondé leur politique, facilité leurs desseins, nous ne doutons pas que le souverain et le ministre, fiers d'une telle alliance, n'eussent préféré hautement l'alliance du Vatican à celle de Mazzini. — Mais le sort en était jeté, la lutte à outrance décrétée par la secte entre la Papauté et l'Italie. Mazzini ordonnait, il fallut obéir.

Depuis le mois de mai 1859, où les Français traversèrent les Alpes pour sceller de leur sang l'indépendance italienne jusqu'à l'année 1870, où le roi Victor-Emmanuel, à la faveur de nos désastres, se glissa à Rome par la brèche ouverte de la *Porta Pia,* le fond de la politique française et italienne à l'égard de la Papauté n'a pas varié un seul instant. De la part de l'Italie, le programme était hautement avoué, déclaré ; point d'hypocrisie, point d'ambages. La possession de Rome a été le seul objectif des politiques italiens, qu'ils s'appelassent Mazzini, Cavour,

Garibaldi, Depretis, Rattazzi ou Menabrea.

Notre politique française n'eut point une telle franchise. L'hypocrisie, dit-on, est encore une forme de respect et un hommage. Ce serait alors la seule excuse à offrir pour expliquer les tergiversations, les hésitations, les scrupules de la politique, nous serions plutôt tenté de dire de la conscience impériale ! Les remords, les doutes, les cris de cette conscience ont pris tour à tour les noms de Drouyn de Lhuys, Talleyrand, Latour d'Auvergne et Armand. « Faites, mais faites vite ! » avait dit à Chambéry, Napoléon III, en détournant la tête. La victime, hélas ! eut la vie tenace, car, pied à pied, elle s'est défendue avec

une énergie, une vaillance, une foi qui arrachaient aux vainqueurs des transports d'admiration, en même temps qu'ils les couvraient d'une bien triste gloire. Ces croisades entreprises en faveur du Pape Pie IX et de son pouvoir temporel seront l'honneur de notre temps, et, ainsi que nous le disions au début, c'est en partie à la personne du Pape que cet élan d'ardeur indomptable et de dévouement aveugle doit être attribué.

Si la politique de l'Italie était violente, brutale, au moins avait-elle, nous le repétons, le mérite d'être nette. Celle de la France fut odieuse et antifrançaise. De même que les conventionnels de 1793 — régicides attendris — une partie des gouvernants de Na-

6

poléon III votèrent la chute du Pape, les uns avec sursis, ou avec ratification du peuple, les autres après conclusion de la paix; quelques-uns mêmes allaient jusqu'au simple et humain bannissement perpétuel. D'autres, il est vrai, comme le prince Napoléon, M. Benedetti et le comparse La Vallette, s'empressèrent de voter immédiatement la mort sans phrase. Une joie a manqué à ceux-là: c'est le comte de Bismark, un prussien qui a porté le coup fatal!

Que de souffrances inutiles, que de tortures, que d'angoisses furent infligées au Pape depuis le fameux jour où l'ambassadeur de La Vallette, que Sa Sainteté appelait très plaisamment *l Turco in Italia*, fut chargé d'ex-

pliquer à l'hôte du Vatican les mystères de notre diplomatie et les exigences de notre politique. Nous comprenons sans peine les dégoûts, les amertumes dont fut trop longtemps abreuvée l'âme du Pontife. Et nous bénirons toujours l'indulgence paternelle qui voulut bien quelquefois, dans ses bourreaux involontaires, séparer le diplomate du catholique.

Quant à la politique de la cour du Vatican, elle fut très simple. Depuis le retour de Gaëte, en 1850, jusqu'en 1876, le cardinal Antonelli, maître absolu et sans contrôle, dans son ministère, n'eut point une heure de défaillance ou d'oubli. Retranché imperturbablement dans la doctrine du *non possumus* et de la résistance passive, il

resta inébranlable et n'eut d'autre politique que celle de la résignation.

Quant à l'idée de résistance armée qui jeta une sorte de division dans les conseils de Pie IX, elle fut inspirée, il faut le dire, par un seul personnage, le pro-ministre des armes, Mgr de Mérode. Ce fut l'unique échec que rencontra le cardinal Antonelli dans sa longue carrière ; et, disons-le à l'honneur du Saint-Père et du prélat belge Mgr de Mérode, c'est à cette persévérance dans la résistance armée, à cette sainte croisade, à ces prises d'armes, que la Papauté et le Pouvoir spirituel doivent le prestige qui les entoure.

Le sang des soldats-martyrs et des humbles de cœur, versé à Castelfidardo et à Mentana, sera la semence qui produira des fruits merveilleux.

IX

Quelques semaines après la cession de Nice et de la Savoie, prix du sang, peut-être et après le départ des troupes françaises de Milan, éclatèrent des soulèvements dans les Romagnes et des Marches, les anciennes provinces si prospères sous la douce autorité des Pontifes.

Ce fut alors que le général de La Moricière, un héros de France que nos discordes intestines avaient condamné à l'exil et à l'inaction, fut appelé par son parent Mgr de Mérode afin d'organiser la défense du Patrimoine de Saint-Père.

6.

Nous ne voulons point revenir sur de douloureuses et pénibles querelles qui surgirent alors. Malheureusement il est acquis à l'histoire que l'administration pontificale et l'élément romain virent alors avec un réel déplaisir cette poignée de gentilshommes et de paysans français courir à Rome défendre leur Pontife et leur propre souverain. La prise d'Ancône, la bataille de Castelfidardo resteront des luttes héroïques après lesquelles, chose bizarre, les vaincus osèrent seuls prononcer le nom glorieux de leur défaite. Je me souviens encore, étant à Turin, avoir vu nos jeunes prisonniers français, nobles mutilés de la petite armée de Pimodan, salués respectueusement par la bonne popu-

lation piémontaise, à laquelle il était impossible de faire comprendre que ces vaillants Français étaient leurs ennemis.

Après la ridicule et humiliante conquête de l'Ile de Sicile et du royaume de Naples par Garibaldi, le roi de Piémont, chargé des dépouilles et des couronnes de tous les souverains d'Italie, dut céder aux instances de ses ministres et prendre le nom de roi d'Italie. L'Europe le reconnut, mais le comte de Cavour, l'artisan de cette unité, n'avait pu vivre assez pour poser lui-même sur la tête de son souverain cette couronne que son habileté lui avait conquise.

Toutefois, Rome appartenait encore au Pape et demeurait le siége

temporel de la chrétienté. Ce dernier fleuron manquait à la gloire de Victor-Emmanuel! Ne fallait-il pas l'arracher à son légitime possesseur, et satisfaire les aspirations italiennes qui devenaient chaque jour plus ardentes et plus impérieuses, depuis le jour où Florence, première étape, avait été transformée en capitale provisoire.

La convention secrète du 15 septembre 1864, signée entre la France et l'Italie, en prévision de la chute de Rome, régla, sans les consulter, les intérêts de la Papauté. L'Italie s'engageait à ne point attaquer Rome par la force, ce qui donnait lieu à plus d'une interprétation perfide.

Ce fut peu de temps après cette convention que le Pape publia l'Ency-

clique *Quantà cura* et le Syllabus (8 décembre 1864). Mal interprêté, ce résumé des principales erreurs modernes excita les clameurs des adversaires de la Religion. « Si jamais une restauration sociale se fait en Europe, avait dit cependant Mgr Pie dans un synode diocésain de Poitiers, ce sera la gloire de l'Église d'avoir posé d'avance, au milieu de la tempête et de la nuit, le programme du gouvernement chrétien, tel qu'il est encore possible sur la terre, ce programme en dehors duquel il n'y a de salut pour personne! *Non est alio aliquo salus.* »

Or, pendant que Pie IX rendait ces admirables décrets, les ennemis acharnés du catholicisme, le prince Napoléon en tête, avec les deux

oracles de cette bourgeoisie parisienne étroite et envieuse, certaine *Revue*, et certain *Journal* célèbre, organes plus cosmopolites que français, s'évertuaient à conseiller au gouvernement l'alliance prussienne. Bientôt ces très avisés patriotes allaient laisser déborder leur enthousiasme à la nouvelle des victoires du roi de Prusse à Sadowa et de l'affaiblissement de la trop catholique Autriche. — Par haine de la religion, encore plus que par tendresse pour la Prusse et l'Italie, ces traîtres et ces fous avaient oublié la France !

Toutefois, au milieu des épreuves et des attaques auxquelles il était en butte, le Pape voyait luire des jours de triomphe, tels que nul souverain de la

terre ne saurait en rêver. — Les fêtes du Centenaire et la béatification des Martyrs japonais (juin 1867) donnèrent au monde l'imposant spectacle de la puissance la plus contestée et la plus combattue, célébrant le dix-huit centième anniversaire de sa fondation. Six cents évêques, vingt mille prêtres, cent cinquante mille chrétiens vinrent à Rome s'agenouiller aux pieds du Souverain-Pontife.

IX

Exécuteur scrupuleux de la Convention de septembre, le gouvernement français avait retiré ses troupes le 6 décembre 1866. Moins d'un an après ce jour, les volontaires de Garibaldi, soudoyés et enrôlés en sous-main par le cabinet italien, pénétraient sur le territoire pontifical. L'heure tant désirée par les libéraux italiens et les Italiens de Paris avait enfin sonné. Le Pape, réduit à lui-même, aux propres ressources de sa petite armée organisée par Mgr de Mérode, allait donc, au gré des amis du prince Napoléon-Jérôme,

entrer en lutte tout seul et succomber honteusement. — Le calcul fut déjoué par la loyauté et la présence d'esprit d'un simple secrétaire d'ambassade de France, M. E. Armand. — L'énergie de cet honnête homme sauva la Papauté et épargna à la France impériale cette suprême honte. Comme à Chambéry, l'Empereur avait pensé, si toutefois il ne l'avait pas dit : « Faites vite ! » Or, Garibaldi et ses troupes mirent de la lenteur ; le chargé d'affaires de France, en présence du danger couru par le chef de la Chrétienté, força la main à son gouvernement et un petit corps de troupes débarqua à Civita-Vecchia. Il était temps. Les volontaires, ou plutôt les mercenaires garibaldiens, cohue cos-

mopolite de la Révolution universelle, occupaient la campagne de Rome. Voici, du reste, le court et saisissant récit de la bataille de Mentana écrit par un de nos amis :

Il est inédit et émane d'un témoin oculaire et impartial :

« Le 3 novembre 1867, à 4 heures du matin, une colonne de 5,000 hommes, composée de 3,000 Pontificaux et de 2,000 Français, quitta Rome, sous les ordres du général Kanzler, pour aller reprendre Monte-Rotondo et en finir une bonne fois avec l'armée garibaldienne, qui continuait à tenir en deçà du Teverone. Les zouaves pontificaux, qui formaient l'avant-garde de cette petite armée, arrivés, vers midi et demi, à quatre kilomètres en avant du

village de Mentana, furent attaqués dans un chemin creux par les garibaldiens embusqués sur les talus boisés de la route. Le combat a duré jusqu'à la nuit; les pontificaux chassant devant eux les garibaldiens, qui se retiraient dans Mentana, derrière de fortes barricades qui en défendaient l'accès. Vers 3 heures et demie, les pontificaux avait déjà gagné plus de deux kilomètres de terrain dans la direction de Mentana, lorsque le général de Polhès fit observer que le bataillon des chasseurs étrangers s'était porté trop en avant, et allait être enveloppé par une forte colonne garibaldienne; c'est alors seulement que les Français furent appelés à prendre part à l'action, et, sur l'ordre du général de Polhès, le

colonel Frémont, du 1er de ligne, s'empressa de dégager le bataillon pontifical des chasseurs étrangers, tandis que le colonel Saussier (1) du 29e, opérait un mouvement d'attaque sur la gauche. A 5 heures et demie, tous les garibaldiens étaient refoulés dans Mentana, dont les premières maisons furent occupées par le commandant Fauchon, du 59e de ligne, et par les zouaves pontificaux; le champ de bataille était conquis et Mentana complétement investi. »

« Telle était la situation le 3 au soir.

(1) Il s'agit du général Saussier envoyé par les radicaux de l'Aube, quoique fort peu radical lui-même, sur les bancs de l'Assemblée nationale, aux élections partielles du 16 novembre 1873.

Kanzler, dès lors certain du succès, proposait d'enlever, le 4 au matin, la forte position du château de Mentana. Mais, Polhès (qui est un vieil Africain), se souvenant qu'à Zaatcha l'armée française resta arrêtée 40 jours devant une bicoque, fit prévaloir l'avis très sage, en effet, de demander à Rome des troupes fraîches, et surtout de l'artillerie, afin de ménager ses hommes. Notre brave ami, le général Dumont, commandant la division de Rome, reçut cette demande à minuit. Il réunit tout ce qu'il avait de soldats français disponibles et partit pour Mentana, où il arriva le 4, à sept heures, juste à temps pour recevoir au quartier-général le parlementaire garibaldien, qui apportait la reddition de

Mentana. Les pertes des garibaldiens ont été considérables; on peut les évaluer à près de 1,200 hommes mis hors de combat. — Polhès m'a dit que le chassepot avait été très meurtrier.

«De notre côté, nous avons fait aussi des pertes bien regrettables. Le capitaine Devaux, des zouaves de Charette, a été frappé d'une balle au cœur, à la tête de sa compagnie; nous avons trois officiers français morts et environ quarante blessés; les pontificaux ont une cinquantaine de morts et cent blessés. »

Parmi les morts, on compta Bernard de Quatrebarbes, nevéu du défenseur d'Ancône; Rodolphe de Maistre, petit-fils de l'immortel auteur

du *Pape*, et Jean de Muller, fils de l'apologiste allemand, et bien d'autres vaillants encore.

Pour qu'aucune gloire ne manquât à ce champ de bataille de Mentana, il vit tomber des martyrs de la charité, lorsque les héros de dévouement et de courage eurent accompli leur tâche. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul allaient et venaient parmi les blessés et les mourants, sans distinguer les uniformes. L'eau manquait; le zouave pontifical, Jules Watts Russel, fils d'un Anglican converti, courut en chercher pour un jeune Garibaldien qui allait mourir. Comme il soulevait doucement la tête du moribond pour lui donner à boire, lui-même fut frappé d'une balle, et tomba inerte sur celui

qu'il avait voulu secourir. On trouva dans ses vêtements un petit billet où étaient écrits ces mots : « Mon âme, mon âme ! aime Dieu, et va ton chemin. »

Les blessés garibaldiens furent transportés à Rome. Deux cents d'entre eux furent placés dans une salle du fort Saint-Ange. Le Pape s'empressa d'aller les visiter. « Me voici, mes amis, leur dit-il, vous voyez devant vous celui que votre général appelle le « Vampire de l'Italie » ; vous avez tous saisi les armes contre moi, et vous ne trouvez ici qu'un pauvre vieillard. Vous manquez de souliers, de vêtements, de linge, me dit-on ; le Pape, contre qui vous faisiez la guerre, va vous en donner. — Puis je vous

renverrai à vos familles. Seulement, avant de partir, vous ferez un peu de retraite spirituelle, dit-il en souriant, pour l'amour de moi. »

Les malheureux révoltés n'en pouvaient croire leurs yeux et leurs oreilles. Les uns se détournaient de lui, comme des anges rebelles qui ne peuvent cesser de haïr; les autres, plus nombreux, saisissaient cette main paternelle levée sur leur tête pour les bénir, et l'arrosaient de larmes. Le bon Pape admirait les vues de Dieu qui tire le bien du mal : O *félix culpa* ! ô bienheureuse faute, disait-il, par allusion aux prières du samedi saint : « Si ces enfants n'avaient pas porté les armes contre moi, peut-être n'auraient-ils pas fait une aussi sainte mort. »

La bataille de Mentana eut un grand retentissement en France. La fuite de Garibaldi avait exaspéré et stupéfié les libéraux de Paris et de Florence. Mais lorsqu'on apprit l'intervention efficace des troupes françaises, ce fut une explosion de rage dans le parti révolutionnaire, dans la coterie La Valette — Benedetti — Napoléon Jérôme, et les journaux officieux et salariés de la démagogie.

Cette question de Rome, de l'unité italienne, passionnait tellement les esprits, que le Corps législatif s'en émut. Ce fut le 4 décembre qu'eut lieu cette interpellation célèbre qui doit être comptée à l'actif de la vie de M. Thiers. L'historien *national* prouva, ce qui était facile, qu'on ne pouvait tenir aucun

compte de la parole de Victor-Emmanuel et des promesses italiennes : « La maison de Savoie, dit-il, chasse au faucon avec Garibaldi. S'il échoue, on le conduit à Caprera ; s'il réussit et prend un royaume, on lui dit : Vous êtes, vous, la Révolution, votre proie n'est pas à vous, mais à nous qui sommes l'ordre et la légalité. »

Après une impudente réplique de l'avocat Jules Favre, et un admirable discours de Berryer, M. Rouher, ministre d'Etat, engagea formellement la parole impériale, déclarant aux applaudissements de la Chambre que l'empereur « garantissait non-seulement la ville de Rome, mais le territoire actuel du Saint-Siége dans toute son intégrité. » Cette journée fut une

des meilleures de l'Empire. Mais, hélas! il était trop tard.

Après Mentana, les volontaires affluèrent de toutes parts à Rome. En 1868, il en vint trois cents du Canada, (1) cette vieille terre française où s'est réfugié tant de patriotisme. Ces singuliers mercenaires servaient à leurs frais. La Hongrie et la Galicie envoyèrent leur contingent. La France, la Belgique, l'Allemagne catholique se chargèrent du recrutement et de l'entretien des zouaves pontificaux.

Le 11 avril 1869, tombe le cinquan-

(1) Lorsque les Piémontais envahirent Rome, en 1870, le Saint-Père manda auprès de lui le chargé d'affaires de France, le comte Lefèvre de Béhaine, pour placer sous la protection de la France les zouaves pontificaux, M. de Charette et ses compagnons. « Je « vous recommande surtout mes pauvres Canadiens, « ajouta Pie IX. Ils n'ont personne, hélas! pour les « protéger. La France n'a-t-elle pas été leur première « mère ! »

tième anniversaire de la première messe célébrée par Pie IX. Tous les souverains de l'Europe firent parvenir au Pontife leurs congratulations filiales pour les « noces d'or du Pontife. » Des présents considérables furent envoyés au Pape, à l'occasion de ces fêtes. Ses serviteurs eurent l'idée de ranger dans les salles du Vatican les dons riches et nombreux qui avaient été adressés au Pape. Il s'arrêta en disant : « Enfin, moi aussi j'ai mon exposition universelle; elle est le produit, non de mon industrie, mais de l'amour de mes enfants. » Puis, feuilletant les énormes manuscrits couverts d'adresses de dévouement, il ajouta : Voici la véritable expression du suffrage universel catholique. » (M. de Villefranche.)

XI

L'hiver 1869-70 fut célèbre à Rome par la présence de plus de six cents évêques, accourus de tous les points du monde pour assister au *Concile Œcuménique du Vatican.* Tous savaient qu'en outre des questions de discipline ecclésiastique était la question principale qui devait y être traitées, l'*Infaillibilité dogmatique* du Pape. — Différentes brochures publiées en Allemagne et en France faisaient craindre que la discussion ne fût vive et ne ranimât les vieilles querelles des écoles Ultramontaines et

Gallicanes. En effet, dès les premières séances, on put croire que NN. SS. les évêques apporteraient dans la lutte cette ardeur et cette passion dont ne peuvent se départir les hommes les plus sages, dès qu'ils sont réunis pour discuter. Pendant la durée du Concile, le cœur du Pape fut plus d'une fois déchiré par le spectacle de la vivacité de ces luttes. Il eut souvent à résister à la pression que tentaient d'exercer sur son esprit des évêques dont le dévouement à l'Église et à sa personne lui était bien connu, mais qui, dans cette circonstance, ne comprenaient pas avec la sûreté de jugement du Saint-Père, l'*opportunité* de la définition de ce dogme.

Toutefois, le 18 juillet 1870, la Cons-

titution de *Ecclesia christi* fut votée par 538 *placet*, repoussée par 2 *non placet*, et proclamée solennellement le même jour.

Cet acte considérable qui a couronné, en quelque sorte, le règne de Pie IX, montre quelle a été la pénétration d'esprit du Pape. — Pie IX se sentait de tous côtés envahi par la plaie moderne, le parlementarisme. Les adeptes de ce système manifestaient la prétention de discuter les doctrines de l'Église, comme ils discutaient la politique des gouvernements. La gloire du règne de Pie IX aura été d'avoir affronté la lutte contre ces doctrines, et d'avoir eu pour préoccupation constante l'unification de l'Église romaine et la destruction de

tous les germes de désunion produits par les Gallicans, les Joséphistes, Jansénistes, et autres imprudents chrétiens.

Cette pensée, qui a été celle de toute sa vie, s'est révélée par de nombreux actes, parmi lesquels on doit citer la substitution du rite romain au rite français, et la déclaration du dogme de l'*Infaillibilité*.

L'Église, depuis les premiers siècles, reconnaissait l'infaillibilité du Souverain Pontife, et dans le Catéchisme, nous avons tous lu que le Pape était infaillible. Cette simple définition du Catéchisme semblait suffisante à nombre de Prélats libérâtres inconscients.

« Pourquoi aller plus loin, disaient-

ils, pourquoi faire un dogme d'une vérité non discutée, et entièrement abandonnée au libre arbitre de chacun? » Là était le péril. Avec cette latitude accordée à tout catholique de croire ou de ne pas croire au *Pape infaillible*, on arrivait facilement au libre examen, c'est-à-dire au Protestantisme. D'autres prélats allaient plus loin, et pensaient que pour régler telle ou telle question, le Pape devait réunir les Évêques. Cette prétention était une atteinte directe à la vérité enseignée par l'Église. Pourquoi pas un Concile en permanence, et une constitution Wallon? — Remarque bizarre, au moment où ces tendances de discussion et d'indépendance semblaient envahir l'Église catholique,

par contre, dans la Communion réformée, parmi les Protestants, un courant contraire s'était établi, et les doctrines autoritaires et absolues de M. Guizot en politique se transformaient peu à peu en principes de religion. — Une école aujourd'hui puissante dans l'Église réformée de France semble se rapprocher du catholicisme et reconnaître qu'en matière de foi comme en matière de gouvernement, l'homme livré à lui-même se traîne dans le doute et dans l'erreur, et qu'il lui faut un chef, un arbitre, un maître, indiscutable et indiscuté.

L'état de l'Europe au point de vue religieux, vers l'année 1870, imposait, plus qu'en aucun temps, au Saint-Père le devoir de promulguer les grandes

et éternelles vérités qui doivent diriger le monde et dont il ne saurait s'écarter impunément.— La France était aux mains d'un César qui, lui, ne craignait pas de se dire infaillible, sans ignorer cependant que la Révolution cosmopolite était représentée sur les marches mêmes du trône. Son gouvernement ne conservait au Pape un reste de pouvoir temporel que dans un intérêt purement dynastique, et le souverain prenait conseil surtout de prélats courtisans disposés à lui faire entendre que le Pape devait se considérer comme fort heureux d'être maintenu à Rome ; qu'à la rigueur le Vatican et son jardin suffiraient à abriter le pouvoir spirituel ; qu'au besoin, même Marseille ou Ajaccio étaient des

résidences fort saines, heureuses de servir d'offrir asile au Pape exilé.

En Autriche, le gouvernement tombé aux mains des juifs et des libres penseurs détruisait le Concordat et ne reconnaissait plus à la cour de Rome l'autorité dans la nomination de son haut clergé. L'Allemagne, dominée par la Prusse, puissance protestante, travaillée par les controverses des Facultés de théologie, avait par instant des velléités de se séparer de Rome comme au temps de Luther.

L'Espagne en république, c'est-à-dire en anarchie, était loin d'être une force ou un exemple pour la catholicité.

La Russie continuait la série de ses persécutions contre les catholiques, et

la terreur et le knout triomphaient sans difficulté de ces malheureuses victimes. Grâce à ces procédés, des populations entières embrassaient par force le schisme grec.

L'Angleterre, ayant soif de vérité, venait, ceci est assez remarquable, la chercher au Vatican plutôt qu'à Westminster; jamais, en aucun temps, plus importantes et plus nombreuses abjurations ne furent prononcées à Rome.

La Turquie, sentant les catholiques abandonnés par l'indifférence de nos gouvernements latins, et excitée en même temps par la diplomatie schismatique, commença des persécutions contre les vicaires du Saint-Siége.

Dans le Nouveau Monde, les Républiques de l'Amérique du Sud et le

Brésil, aux mains des constitutionnels, avaient perdu ces principes de foi profonde, auxquels ils devaient leur émancipation.

Quant à la République des États-Unis, jusqu'alors assez libérale à l'égard des catholiques, elle était devenue hostile, sous l'influence du président Grant. Cet austère courtisan de la Prusse et de la force avait en effet habilement enveloppé dans ses haines et le Catholicisme et la France.

De quelque côté donc qu'il se tournât, Pie IX ne rencontrait qu'hostilité à l'égard de la religion et ferments inquiétants de discorde. — L'Église semblait menacée des mêmes périls qu'en 1468, époque du grand schisme d'Occident. Peut-être, sans l'acte solennel et si

opportun proclamé le 18 juillet 1870, eussions-nous vu deux ou trois Papes, comme au temps d'Urbain VII, de Clément VII et de Benoît XIII? Ce fut pendant cette douloureuse période que naquit cette agitation redoutable d'où sont sorties plus tard la Réforme et ces doctrines et tendances qui se sont heureusement arrêtées au gallicanisme.

Or, Pie IX a donné à ses successeurs une arme avec laquelle le Pape exilé de Rome, proscrit de tous les États chrétiens, peut victorieusement lutter contre l'hérésie et contre un schisme.

Si nous nous sommes aussi longuement étendu sur l'opportunité de l'acte de juillet 1870, c'est que ce fut, comme

nous l'avons dit, l'acte capital, le fait dominant du règne de Pie IX.

Au moment même où les Évêques réunis à Rome quittaient la Ville Éternelle, les hostilités éclataient entre la France et la Prusse, et bientôt l'empereur Napoléon III envoyait l'ordre de retirer les derniers soldats français qui gardaient le Souverain Pontife. Les dates mêmes de nos premiers désastres de Wissembourg et de Frœschwiller (4 et 8 août) furent les dates d'embarquement à Civita-Vecchia, des régiments de France.

Le 22 juillet, le Souverain Pontife s'était interposé entre les deux Empereurs, mais cette suprême tentative ne devait amener aucun résultat.

A peine nos troupes eurent-elles

quitté le territoire pontifical, que le généreux gouvernement du roi Victor-Emmanuel songeait déjà à s'emparer du patrimoine de saint Pierre ; mais le lendemain de la catastrophe du 2 septembre, qui fit prisonnier le souverain de France et son armée à Sedan et permit de proclamer la République à Paris, le gouvernement italien n'eut plus d'hésitation.

Le 8 septembre, le comte de Ponza di San Martino remettait au Saint-Père une lettre menaçante et hypocrite de son dévoué fils Victor-Emmanuel, et le 11 septembre le territoire pontifical était envahi par les troupes du roi d'Italie. Le 13 septembre, l'état de siége avait été déclaré à Rome, et le 19, les soixante mille soldats réunis

sous les murs de la ville la sommèrent de se rendre. Le Pape voulut que le sacrilége fut consommé : les dix mille pontificaux résistèrent avec héroïsme, et le 20, le général Cadorna pénétrait dans la Ville Sainte par la brèche de la Porta Pia.

C'était un fils, un roi chrétien, qui chassait Pie IX. Le Pape résigné s'enferma avec ses serviteurs dans le petit coin de terre qu'on lui laissait, et depuis ce jour jusqu'à sa mort, il n'a plus franchi l'enceinte du Vatican. Les déprédations, les spoliations s'exercèrent librement, les envahisseurs ne reculèrent devant rien. Et cependant, sous prétexte de réorganiser, de conserver et d'administrer, le 13 mai 1871 fut promulguée la loi

des garanties en faveur de la personne du Souverain Pontife, auquel on attribua une dotation annuelle de 3 millions 225,000 francs dont le Saint-Père ne voulut jamais consentir à recevoir le paiement. — Le captif du Vatican s'adressa à la chrétienté, et celle-ci répondit. Jamais autour d'un souverain il n'y eut une explosion plus grandiose et plus unanime d'hommages, de secours et de consolations. — Des pèlerins du monde entier, accourus à Rome, vinrent déposer à ses pieds des trésors de toute nature. La succession permanente de ces pieux visiteurs ne se ralentit jamais et peu de jours avant sa mort le Pape recevait les députations des catholiques des diocèses de France et leur adressait, au

sujet de nos troubles et de nos discordes intestines, d'admirables et fortifiantes paroles. Toutefois, les persécutions et les douleurs qui assaillirent les dernières années du pontificat de Pie IX ne vinrent pas toutes des gouvernants italiens. Le vainqueur de la France, Bismark, arrivé au faîte de son ambition, enivré d'orgueil, devint le persécuteur de l'Eglise catholique. L'expulsion des jésuites et des ordres religieux, la confiscation de leurs biens, la suppression des séminaires ecclésiastiques, inaugurèrent ce système de violences contre le clergé allemand, demeuré admirable de résignation et de courage! Les évêques furent emprisonnés, leur mobilier fut vendu à l'encan; mais leur constance resta in-

ébranlable, et ce fut en prison que l'archevêque de Posen reçut la pourpre envoyée de Rome.

Pendant ce temps, la Suisse, terre de liberté, imitait les despotes couronnés d'Allemagne et de Russie ; et tandis que les évêques polonais, l'archevêque de Varsovie en tête, gémissaient dans un cachot, Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, curé de Genève, traqué, chassé de son église et de sa demeure, ne trouvait un refuge que sur le territoire français. Tant il est vrai que le despotisme le plus éhonté, quand il s'exerce contre l'Eglise, n'a pas de plus solide allié que le libéralisme.

Nulle épreuve ne fut épargnée au Souverain Pontife. Nous ne parlons pas seulement des tortures de la ma-

ladie, des infirmités sans nombre qui assaillirent sa vieillesse tourmentée. La disparition de ses familiers, de ses conseillers les plus chers, vint attrister ses dernières années. Mgr de Mérode, celui qui approcha le plus de son cœur et dont les vertus et le dévouement sans réserve méritait bien une telle prédilection, le devança dans la tombe. En 1876, le ministre fidèle et tout-puissant, le conseiller éprouvé, le cardinal Antonelli succombait sur la brèche, les armes à la main, dans l'exercice même de ce pouvoir qui lui était si cher. Depuis vingt-huit ans, le Saint-Père avait l'habitude de s'appuyer sur lui. D'une activité dévorante, le Cardinal avait réussi à concentrer dans ses mains tout le gouvernement : aussi

avec plus de droit peut-être qu'aucun ministre des temps modernes, put-il dire : « L'État c'est moi. »

Sur le terrain politique, le Cardinal eut la main tellement libre, qu'on pouvait presque l'estimer responsable de la situation présente de l'Église en admettant, bien entendu, que les résolutions et l'action seule du Saint-Siége eussent préparé et déterminé cette situation. Il gouverna seul en silence sans initier personne à ses vues. Il n'a point fondé d'école et ne laissa derrière lui aucune tradition formulée, codifiée, aucun disciple nourri de ses préceptes et capable de continuer son œuvre. Il ne fut jamais entouré que d'hommes dont la médiocrité ne pouvait lui porter ombrage. Le Pape ne le pleura

point comme il avait pleuré Mérode, le vrai confident de son cœur, le seul qu'il eût aimé comme le Christ aima saint Jean. Le cardinal Simeoni succéda au cardinal Antonelli ; c'est un homme distingué, mais d'un génie discutable. Un diplomate accrédité auprès du Saint-Père rappelait, il y a quelques mois, devant le Souverain Pontife, les qualités politiques du cardinal Antonelli, semblant faire des réserves sur celles de son successeur : « A quoi servirait aujourd'hui, au « Pape, répondit mélancoliquement « Pie IX, un Mazarin ou un Riche- « lieu ? »

La gaieté, l'esprit un peu caustique qui caractérisait le Saint-Père, ne l'abandonnèrent jamais. Ce calme,

cette sérénité, cette sublime douceur qui fit l'admiration du monde entier, le Saint-Père les puisait, nous l'avons dit, dans cette inaltérable sérénité de conscience, dans cette foi ardente qui parfois illuminait ses traits et les transfigurait d'une façon merveilleuse.

XII

Quiconque a été admis une fois en présence du Pape, ne saurait oublier le charme singulier, mystérieux, étrange de cette physionomie à nulle autre pareille. De cette figure tranquille et sereine il se dégageait une auréole de sainteté, de vertu et de bonté qui avait je ne sais quoi de surhumain. Cette attraction, cette séduction du regard, nul plus que le pape Pie IX ne la posséda à un si haut degré. Ni la grandeur, ni la majesté du Souverain et du Pontife n'enlevaient rien à la douceur, à la tendresse du père, et

après quelques instants, il n'est point un fidèle qui ne se sentît à l'aise devant le Pape comme devant une conscience pure.

Nous avons eu le bonheur de séjourner à Rome pendant trois longues années, et d'être admis fréquemment devant le Pape. Ces souvenirs sont présents à notre mémoire aussi bien que les circonstances les plus légères de ces précieux entretiens.

En voici quelques-uns, rapportés déjà mais qui peut-être ne sont point sans intérêt aujourd'hui. — C'était un mois ou deux après mon arrivée à Rome. Pie IX, ayant désiré visiter les dernières provinces qui lui avaient été laissées, se trouvait alors à Ceprano, sur la frontière napolitaine.

L'ambassadeur prince de la Tour d'Auvergne m'ayant invité à me rendre auprès du Pape, je partis pour Ceprano, accompagné de ma femme et d'un jeune attaché de l'ambassade, le comte de Châteaubriand.

(1) « La grande rue du village était sablée; des tentures rouges et blanches pendaient à chaque fenêtre et des arcs de triomphe en feuillage avaient été construits aux carrefours. Toutes les maisons, sans exception, avaient été, quelques jours auparavant, badigeonnées à la chaux, et sous cette toilette de mariée et de fête, et par ce beau soleil, le petit village avait un

(1) Juin 1863. *Journal d'un diplomate en Italie*, page 82 (Rome, en 1862-1866) et suivantes.

aspect de gaieté que je n'oublierai jamais. Quelqu'un de la Cour nous ayant reconnus, avait annoncé notre présence à Ceprano. Le Pape nous reçut aussitôt et nous demanda des nouvelles de Rome, comme s'il avait quitté depuis longtemps sa capitale. Il nous parla de son voyage et du plaisir qu'il avait eu à visiter ces villages que depuis tant de siècles aucun Pontife n'avait traversés : « J'ai été bien touché de cet empressement, ajouta-t-il. Ce matin, vous auriez assisté à un spectacle émouvant en voyant toutes les populations des villages napolitains accourues sur l'autre rive du Liri, s'agenouiller de loin lorsqu'elle m'ont aperçu. Le Liri, vous le savez, sert de barrière entre les États de

l'Église et ceux de Naples ; mais nous ne sommes point conquérant, nous, et notre puissant voisin n'a rien à craindre. Voilà pourquoi j'ai été affligé d'un incident qui vient de se passer tout à l'heure. Mgr de Mérode vous montrera le héros de l'aventure ; c'est un jeune paysan d'une quinzaine d'années. Au moment où je rentrais ici, nous entendîmes des coups de feu de l'autre côté du Liri, et en même temps on apercevait, gagnant le bord de la rivière, à la nage, un petit Napolitain qui bravait les balles des soldats italiens pour venir saluer son Pape. Il n'a point été atteint, et sa foi ou, si vous voulez, sa curiosité imprudente, a été récompensée. »

En sortant de l'appartement, nous

aperçûmes, en effet, dans la cour, le jeune Napolitain, dont les vêtements étaient encore humides, et qui mangeait gaiement en racontant son aventure aux gardes. Les autorités italiennes avaient craint, bien à tort, une manifestation hostile et politique de la part des populations napolitaines; tout s'était borné à une pieuse démonstration en faveur du Pape, et rien de plus naturel et de plus touchant que l'empressement de ces pauvres paysans à recevoir de loin la bénédiction de ce Pontife dont ils avaient si souvent entendu parler ».

Malgré les calomnies entassées sur l'inertie du Vatican, il restera évi-

dent que, loin d'arrêter l'essor et l'élan de la civilisation, le Saint-Père, secondé uniquement, il est vrai, par Mgr de Mérode et, suivant en cela l'exemple de ses prédécesseurs, ne recula devant aucun obstacle pour donner à ses sujets la somme de liberté et de bien-être nécessaire. Pas une entreprise utile ne trouva un plus ardent initiateur que le Pape.

Malheureusement, il faut l'avouer, son premier ministre, le cardinal Antonelli, n'eut jamais la première pensée de ces améliorations matérielles qui, ne nuisant en rien aux intérêts conservateurs, permettent cependant à un gouvernement de faire participer les populations à tous les progrès de la science économique. Ainsi, par exem-

ple, il est un fait à noter, c'est que le Cardinal a toujours été hostile à la création des chemins de fer, bien que le très beau réseau desservant les États de l'Église ait été décrété par le Pape et construit sous son pontificat. Le Cardinal sentait qu'il ne pouvait remonter le courant du progrès matériel et abandonnait les graves questions qu'entraîne la création des voies ferrées à d'infimes fonctionnaires. Ceux-ci, devinant la pensée du chef, opposaient la force d'inertie administrative. Il en résulta que les chemins de fer n'apportèrent point aux États pontificaux tout le développement de prospérité et de bien-être qu'ils auraient dû donner. Dans ces questions d'économie politique, le Cardinal,

s'est amèrement trompé. Pourquoi n'osa-t-il pas, à l'ombre du drapeau pontifical, implanter des réformes que les révolutionnaires plus adroits proclamaient habilement n'être réalisables que sous le drapeau tricolore ?

Mgr de Mérode pensait le contraire, et la lutte constante entre ces deux personnages n'eut d'autre cause que la passion de l'un pour l'*immobilité*, de l'autre pour le *mouvement*. Un fait qui se passa devant nos yeux le prouve :

Rome, 22 octobre 1863.

(1) « Ce soir en faisant une prome-

(1) *Journal d'un diplomate en Italie à Rome*, page 108 et suivantes (Rome 1862-1866.)

nade hors de la ville, nous sommes tombés en pleine inauguration. Le Saint-Père venait bénir le nouveau pont tournant établi sur le Tibre et féliciter les ouvriers et les ingénieurs qui avaient travaillé à cette œuvre gigantesque. Tout se passa avec une simplicité touchante. Il n'y avait ni tente préparée, ni banderoles, ni discours. Le Pape s'était borné à annoncer sa visite vers quatre heures, et les intéressés, qui seuls avaient été prévenus, se trouvaient réunis. On fit fonctionner devant Pie IX les appareils ; quatre hommes, avec une facilité surprenante, abaissèrent et levèrent successivement cet immense appareil sous les yeux des assistants émerveillés. »

« Mgr de Mérode, l'homme de progrès et d'initiative, courait dans les groupes et expliquait le mécanisme avec son ardeur et sa volubilité ordinaires. Tout le monde entourait le Pape : des femmes, des paysans, des petits enfants grimpaient et dégringolaient sur les tertres de gazon, afin de mieux voir le Pontife et pouvoir recueillir quelques bribes de sa conversation. »

« Un assez grand nombre d'étrangers et de touristes qui se promenaient dans la campagne, avaient fait arrêter leurs voitures, enchantés d'assister à ce spectacle imprévu. Tout à coup j'aperçois Mgr de Mérode, qui, après avoir parlé bas au Souverain Pontife, se dirige vivement vers un gentleman

anglais que nous avions rencontré la veille chez un de ses compatriotes, et qui n'était autre .que M. X., ministre des travaux publics d'Angleterre :

« Ah ! cette fois, je vous tiens, lui dit Mgr de Mérode, vous n'attendrez pas longtemps l'audience que vous avez demandée. Je vais vous présenter à Sa Sainteté.

— Mais, objecta l'Anglais, en jetant les yeux sur son paletot gris, son chapeau de paille et son parapluie, je n'ai pas une tenue présentable.

— Oh ! qu'importe, reprit le prélat, vous êtes pris à l'improviste, le Saint-Père vous excusera. »

Et, en même temps, Mgr de Mérode conduisait devant le Pape le secrétaire d'État de Sa Majesté britannique.

« Je suis bien aise de vous voir, lui dit en souriant Pie IX, surtout dans un pareil moment. Vous pourrez dire à Londres que le Pontife romain n'est pas toujours en prière, entouré d'encens, de moines et de religieux. Vous raconterez à la Reine que le ministre des travaux publics de Sa Majesté a surpris, un jour, le vieux Pape au milieu de ses ingénieurs, assistant à l'inauguration d'un nouveau pont sur le Tibre et comprenant fort bien, ajouta Pie IX en riant, le mécanisme de cette invention moderne. »

« Le Pape s'entretint quelques instants encore avec M. X..., et celui-ci ne s'éloigna pas de Sa Sainteté sans s'être agenouillé devant elle et avoir reçu la bénédiction du saint vieillard. »

Voici un récit curieux fait par Mgr Bastide, mort aumônier de l'armée pontificale, et qui pendant longtemps avait rempli les mêmes fonctions auprès de l'armée française d'occupation. Le caractère de ces trois personnages le Pape, le cardinal Antonelli et Mgr de Mérode, ressort d'une façon si claire, si saisissante de ce simple épisode, qu'il est impossible, pour quiconque les a connus, de ne pas être frappé des paroles dans lesquelles l'âme de chacun des interlocuteurs s'est dévoilée tout entière.

Mgr Bastide, nous parlant un jour de l'épidémie du choléra qui sévit à Rome en 1856, s'exprima ainsi :

Rome, avril 1855.

(1) « Tenez, me dit-il, il faut que je vous raconte comment le Saint-Père se conduisit dans cette circonstance. Il avait déjà visité plusieurs hôpitaux et couvents où sévissait le mal, lorsque je fus prévenu, un soir, que Sa Sainteté se rendrait le lendemain à notre hôpital de Saint-André, le plus éprouvé de tous, le véritable foyer de l'infection. »

« L'hôpital étant occupé uniquement par des soldats de la France, le Saint-Père avait voulu, à tout prix, leur apporter ses consolations; il arriva à trois heures devant la porte de

(1) *Journal d'un Diplomate à Rome*, page 310.

Saint-André, suivi, comme d'habitude, de sa maison. Mais, soit qu'elles eussent obéi à l'ordre de Pie IX, soit qu'elles se fussent excusées, les personnes de la suite restèrent en voiture. Le Pape pénétra seul avec Mgr de Mérode, qui précisément lui avait conseillé cette visite. Ils s'arrêtèrent auprès du lit de chaque cholérique et cette visite fort longue eut le très heureux résultat de réconforter le moral de nos pauvres militaires.

« Pendant une heure, les équipages de la Cour pontificale attendirent sur la place du Quirinal, et lorsque le Pape remonta en voiture avec son fidèle Mérode, la suite déjà inquiète se trouva rassurée. Le lendemain, le cardinal Antonelli, qui n'avait pas été con-

sulté au sujet de la promenade de la veille, dit à Mgr de Mérode devant Sa Sainteté : « Dieu a permis sans doute « que le Saint-Père échappât à la con-« tagion ; mais cette visite était bien « imprudente, monseigneur ; songez « quelle responsabilité pèserait sur « nous s'il était arrivé un malheur ! « — Eh bien ! reprit le prélat, avec sa « brutale franchise, quoi ? Qu'y a-t-il ? « Le Saint-Père a accompli son devoir « de pasteur, voilà tout ! S'il eût été « frappé par le mal, quelle mort plus « glorieuse et plus belle lui souhaite-« riez-vous ! » Le Pape reprit en riant : « Eh ! eh ! Eminence, c'est qu'il dit « très vrai, Mérode ; si je mourais ce « soir, ne croyez-vous pas que ma « mort ne fît grand bien à l'Eglise ? »

La plupart des portraits de Pie IX sont ressemblants, bien qu'il fût difficile de rendre la vivacité et la bienveillance de son regard. Dans l'expression fine et intelligente de sa bouche, dans son sourire bon et ouvert, il y avait un charme dont rien ne saurait donner l'idée.

« La taille de Pie IX, écrivait-on en 1876, est un peu au-dessus de la moyenne; elle s'est épaissie et légèrement courbée depuis quelques années. Il a la tête vaste et carrée, le front large, les cheveux entièrement blancs, mais encore touffus, le teint d'une grande transparence et coloré aux pommettes, les lèvres vermeilles et un peu grosses, celle d'en-bas légèrement fendue ; les

yeux noirs, vifs, profonds, d'une douceur extrême illuminent sa physionomie. » Sa voix est douce et sonore; elle a dans la conversation une harmonie qui enchante; mais quand elle s'anime, elle prend une force, une ampleur que peu d'autres sauraient atteindre. Elle produisait un effet saisissant, lorsque au temps jadis, on l'entendait résonner sous les voûtes de Saint-Pierre, ou lorsque le jour de Pâques, dans la bénédiction *urbi et orbi*, elle traversait la place Saint-Pierre au milieu du silence de la multitude agenouillée.

La simplicité, la bonté et la gaîté de Pie IX étaient légendaires. Son esprit prompt à la répartie n'était pas exempt de malice. Mais un mot, un sourire,

réparait vite les plaisanteries dont ses familiers étaient quelquefois l'objet.

Dans le somptueux Vatican, Pie IX habitait une chambre et un cabinet de travail d'une simplicité monacale. Sa chambre à coucher était carrelée; au fond, un petit lit de fer sans rideaux, un prie-Dieu surmonté d'un crucifix. Le cabinet de travail exigu, bas de plafond, avait pour ameublement une table recouverte de basane, deux chaises, un fauteuil et une bibliothèque. Le Pape se levait à cinq heures et demie en toute saison. Sa vie réglée et toujours uniforme était distribuée entre la prière, le travail et les audiences que jusqu'à son dernier jour il accorda aux plus humbles comme aux plus puissants. Tout ce que l'Europe, tout ce que

l'univers possède d'illustrations, a depuis trente ans, gravi les degrés des appartements de Pie IX.

La dernière entrevue qui nous fut accordée par le Saint-Père eut lieu le 11 janvier 1866. Les graves paroles prononcées par le Pape, en cette circonstance, eurent je ne sais quoi d'inspiré et de prophétique qui a frappé tous ceux à qui je les répétai depuis. —Il est impossible, en effet, d'esquisser d'une façon plus saisissante et plus grandiose la perpétuité et la continuité de l'Église catholique, durant la suite des siècles. — Ce jour-là, en imposant les mains sur mon obscur enfant né à Rome, le Souverain Pontife rencontra dans ses expressions aussi bien que

dans sa pensée une inspiration vraiment biblique.

Rome, 11 janvier 1866.

(1) Lorsque notre départ fut fixé, je demandai pour la dernière fois une audience à Mgr Pacca, afin de prendre congé du Saint-Père, et le supplier de nous bénir encore, et tout particulièrement le petit enfant né auprès de lui, l'été dernier, à Castel-Gandolfo.

« Le Pape, ce jour-là, était soucieux et même triste. Quant à moi, j'éprou-

(1) *Journal d'un diplomate à Rome*, page 304.

vais une véritable douleur de quitter Rome, après trois années si heureusement écoulées. En nous voyant entrer, le Saint-Père s'approcha avec empressement de Mme d'Ideville qui tenait dans ses bras son petit enfant, et plaça ses mains sur la tête d'André. « Pourquoi vous éloignez-vous de Rome? dit le Pape; vous m'abandonnez tous les uns après les autres! N'étiez-vous pas le dernier qui me restait de l'ambassade de La Tour d'Auvergne? Celui-là m'était dévoué, mais on me l'a enlevé comme les autres. Dites-lui, quand vous le verrez, que je le regrette souvent. »

« Je parlais au Pape des sentiments très-sincères et très-chaleureux que l'Impératrice manifestait pour lui, et

de l'influence salutaire qu'elle avait sur l'Empereur; je lui rappelai que l'intérêt et l'honneur de la France faisaient au gouvernement un devoir de ne pas abandonner sa cause. « Vous me répétez, mon cher fils, interrompit-il, ce que me disent l'ambassadeur de Sartiges et le général. Allez-vous me conseiller, vous aussi, de compter sur l'Empereur ! Je vous répéterai, moi, que c'est sur Dieu seul que je compte. Voilà mon unique appui! Quand je suis affligé, ce n'est pas à moi que je songe : je pense à ceux qui font le mal et dirigent leurs coups contre l'Église. Pour moi, je suis tranquille, je n'ai aucun souci, aucune préoccupation comme les rois, qui doivent songer à leur dynastie, à leur

famille. Quand le moment sera venu, je m'en irai joyeux, avec confiance et avec sécurité. C'est Dieu qui se charge de ma dynastie, de mon héritage et de ma famille, l'Église. Je suis bien vieux, mes enfants, mais, croyez-moi, je redoute moins la mort et le jugement de Dieu que votre Empereur, par exemple !

« Tous deux vous êtes jeunes. Pour vous la vie sera longue à parcourir. Sans me tromper cependant, je crois que pour la dernière fois vous me voyez. Avant longtemps, peut-être, reviendrez-vous à Rome ? Alors, souvenez-vous de moi et de ce que je vais dire ; répétez-le souvent à ce petit enfant, dès qu'il pourra comprendre. A nous quatre qui sommes là, dans

cette chambre, il survivra, lui ! Donc, qu'il se rappelle lorsque, depuis longtemps, nous trois, serons morts! » Et, en même temps, le Pape leva les yeux vers le crucifix placé au-dessus de sa tête. Sa voix était vibrante. L'émotion qui s'était emparée de Sa Sainteté nous avait gagnés. Frappant alors à plusieurs reprises sa poitrine, il regarda fixement l'enfant : »

« Gravez profondément dans sa mémoire, dit-il, le souvenir de cet homme aujourd'hui devant lui, habillé de blanc. Et, quoi qu'il advienne de moi, qui ne suis rien, et quoi qu'il se passe, sachez qu'ici, là, à cette même place où je suis debout, lorsque l'enfant devenu vieux reviendra un jour avec ses fils et ses petits-enfants,

sachez qu'il trouvera là, toujours à cette même place, debout, un homme, comme moi, habillé de blanc ! »

XIII

Vers la fin du mois de novembre 1877, le Pape tomba malade et on put croire que Dieu avait décidé de rappeler à lui son Vicaire. Les chancelleries de l'Europe se préparaient à un conclave et chaque jour les bulletins de l'Agence Havas nous annonçaient la fin prochaine du Saint-Père. Le gouvernement italien recevait les ordres du prince de Bismark et tout était disposé pour une nouvelle agression contre l'Église romaine, lorsque le vieux Pape reprit des forces et trompa l'impatience et l'attente de ses enne-

mis. Dieu lui réservait de voir mourir auprès de lui son vainqueur, le roi triomphant, l'usurpateur des Etats de l'Eglise, le prince robuste, plein de vie, auquel tant d'années encore semblaient promises !

Le roi Victor-Emmanuel quitta Turin vers la fin de décembre 1877, laissant la comtesse de Mirafiori fort souffrante à la Mandria. Il se rendit à Rome avec l'intention d'y séjourner le temps strictement nécessaire aux réceptions du nouvel an. Un grand dîner auquel était convié tout le corps diplomatique accrédité auprès du roi d'Italie, devait terminer le 6 janvier la série des réceptions, et à minuit le roi comptait quitter Rome et retourner en Piémont.

Le lundi 5 janvier il y eut conseil des ministres au Quirinal; le roi, se sentant fatigué, prévint ses ministres que son absence pourrait bien être de quelque durée. « J'étouffe dans cette Rome, leur dit-il, j'ai besoin de respirer le bon air du Piémont. » M. Depretis le pria de signer, avant de s'éloigner, un décret réglant d'avance les funérailles du Pape et ordonnant, à cette occasion, un deuil de six semaines pour l'Italie.

Le roi signa le décret : ce fut sa dernière signature. En sortant du conseil, il alla achever sa soirée au théâtre Apollo, dans sa loge du rez-de-chaussée. Il rentra à minuit au Quirinal, se mit au lit, essaya de dormir. Se sentant oppressé, il se leva, alluma un cigare

et ouvrit sa fenêtre. La nuit était froide et Victor-Emmanuel ne tarda pas à ressentir quelques frissons. Le lendemain matin une fièvre violente le saisit, et les médecins, appelés en toute hâte, constatèrent une fluxion de poitrine. Cependant le dîner du corps diplomatique eût lieu, présidé par le prince héritier.

Dès le lundi, le roi fut déclaré en danger et la rumeur publique en apporta la nouvelle au Vatican.

Le Saint-Père, oubliant les griefs du Souverain Pontife, ne songea dès lors qu'au moyen de sauver l'âme du roi de Piémont, usurpateur des Etats de l'Eglise. C'est alors qu'il dépêcha au Quirinal Mgr Marinelli, évêque de Porphyre, avec tous les pouvoirs

pour lever l'excommunication dont le roi était frappé et lui administrer les derniers sacrements. Mais la secte veillait au chevet du moribond : une rétractation du roi entre les mains d'un personnage du Vatican parut un danger. Mgr Marinelli fut congédié sans qu'il ait pu voir Victor-Emmanuel. L'évêque de Porphyre, de retour au Vatican, s'empresse de rendre compte au Pape de l'insuccès de sa mission apostolique. « Ah! s'écrie » le Saint-Père, les malheureux le lais- » seront mourir sans confession! Si » la bonne princesse Clotilde était » ici, elle m'aiderait à sauver son » père! »

Le prêtre prenait la place du souverain offensé, et la seule préoccupation

de Pie IX était le salut d'une âme.

Le mercredi matin 9 janvier, les médecins déclarèrent que le roi ne passerait pas la journée. Le roi Victor-Emmanuel avait toute sa connaissance ; il s'entretint longuement avec le prince Humbert et demanda un prêtre. Il était environ onze heures du matin ; on introduisit son chapelain, Mgr Anzino ; le roi se confessa et Mgr Anzino se rendit à l'église des SS. Vincent et Anastase, sur la place de la Fontaine-Trevi, pour aller chercher le Saint Viatique.

Le curé des SS. Vincent et Anastase apprenant qu'il s'agissait de communier le roi, rappela à Mgr Anzino les décrets de la sacrée pénitencerie enjoignant aux desservants des églises de

Rome de ne point délivrer les sacrements aux personnages ayant pris part aux spoliations de l'Eglise sans une rétractation de leur part. Mgr Anzino remonta en voiture, et, accompagné du curé, il se rendit chez le cardinal-vicaire. S. Em. le cardinal Monaco la Valetta présidait une congrégation au Vatican; en son absence, Mgr Anzino dut s'adresser au vice-gérant du diocèse de Rome, qui autorisa la délivrance des sacrements sur l'affirmation du chapelain confesseur du roi, de la rétractation de son pénitent. Le roi put alors recevoir le saint viatique et l'extrême-onction, qui lui furent administrés vers midi par Mgr Anzino, en présence du prince héritier, des ministres et du ministre d'Autriche. A

deux heures trente-cinq minutes le roi avait cessé de vivre.

Cette mort atterra comme un coup de foudre les révolutionnaires italiens. Ces hommes qui depuis dix-huit ans nient l'action de la Providence, se sentirent frappés par le doigt de Dieu et leur première pensée fut de tromper les populations de l'Italie et les catholiques du monde entier sur les sentiments du Pape à l'égard du roi.

L'action de la Providence était tellement directe que les ministres italiens sentirent la nécessité de l'atténuer en confondant le pardon du prêtre avec celui du Souverain-Pontife romain. Aussi le cadavre de Victor-Emmanuel n'était pas refroidi que déjà le gouver-

nement italien par ses agences télégraphiques avait annoncé dans les cinq parties du monde que le Saint-Père avait fait prendre chaque jour des nouvelles du roi d'Italie et qu'il avait donné des ordres pour la célébration d'un service funèbre dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, siége de l'évêché de Rome. Ce dernier fait n'était pas vrai : l'évêque de Rome avait fait ce qu'il était en son pouvoir pour sauver l'âme du roi du Piémont, mais le souverain Pontife dépossédé ne pouvait absoudre les actes du spoliateur; il lui accordait les prières de l'Église, Dieu seul avait le pouvoir de pardonner !

Il faut que la révolution italienne en prenne son parti, le Pape ne sera

jamais avec elle, et plus elle invoquera à son aide la reconnaissance de ses méfaits, plus l'Eglise catholique répétera sa devise éternelle : *Non prevalebunt* !

XIV

« Néant des grandeurs ! Vanité des politiques ! » disait en termes éloquents, M. Louis Teste, la veille des funérailles du roi Victor-Emmanuel. « Lorsqu'on conduira à la sépulture le cadavre royal, maintenant exposé au Quirinal, où se tenaient les conclaves, le vieux Pontife fera rouler son fauteuil auprès des fenêtres du Vatican, d'où l'on domine la Ville-Eternelle. Et là, il apercevra la foule, avide de spectacles, se dérouler en longs serpents sur les rives du Tibre, jaune comme au temps d'Horace, pour montrer que le

grouillement de l'espèce humaine ne parvient même pas à changer la couleur d'un petit fleuve.

« Et il dira avec son fin sourire à la *Corona* de prélats et de cardinaux : « Trois rois ont fait l'unité italienne : « Napoléon, Victor-Emmanuel, Guil« laume. Napoléon (1) est mort le 9

(1) Parmi les traits de la vie de Pie IX accrédités dans le public, il en est un qui eût été curieux par ses rapprochements, s'il n'avait pas le défaut d'être le produit d'une imaginatien trop inventive. Nous avons entendu raconter à diverses personnes, et M. Villefranche dans son excellente *Vie de Pie IX* raconte, sans y ajouter foi, il est vrai, que pendant l'insurrection des Romagnes, en 1831, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, depuis empereur Napoléon III, poursuivi par les troupes autrichiennes, se serait réfugié à l'évêché de Spolète et aurait reçu de l'évêque, Monseigneur Mastaï, un prêt

« janvier 1873, Victor-Emmanuel le
« 9 janvier 1878. Si j'étais à la place
« de Guillaume, j'aurais bien peur que
« le vieux Pape ne reçût de mauvaises
« nouvelles le 9 janvier 1879. »

Dieu cependant devait appeler plus tôt son élu. Un mois ne s'écoula point

---

d'argent pour lui permettre de gagner la Suisse et le château d'Arenenberg.

Notre ami le comte de Résie, étant directeur des chemins de fer pontificaux, et ayant l'honneur d'accompagner le Saint-Père dans un de ses voyages, en 1868, demanda à Sa Sainteté si l'anecdote était vraie.

« Elle est inexacte d'un bout à l'autre, répondit Pie IX. Je n'ai jamais reçu le prince Louis-
« Napoléon à Spolète, et quoique nous eussions
« pu nous rencontrer à Rome, à l'époque où il
« habitait cette ville, je n'ai aucun souvenir de
« l'y avoir vu. »

Le Pape et l'empereur Napoléon III ne se connaissaient donc pas *de visu*, c'est un fait établi.

entre la mort du roi, et celle du souverain Pontife.

Voici la lettre de Rome, qui nous a annoncé la fatale nouvelle :

Rome 7 février 1878, soir.

« Le Pape est mort ce soir à cinq heures quarante-cinq minutes.

« Dès ce matin le bruit s'était répandu dans la ville que le Souverain-Pontife était plus gravement malade, et immédiatement on avait pu constater une agitation analogue à celle qui accueillait, il y a moins d'un mois, la nouvelle de la maladie du roi Victor-Emmanuel. L'anxiété était générale ; on courait aux nouvelles et la foule se massait peu à peu aux alentours du Vatican.

« Le Pape avait assez bien passé la journée d'hier, et, dans la soirée, le docteur Ceccarelli, qui était en permanence au Vatican, avait donné un bulletin rassurant. L'auguste malade avait même pu essayer quelques pas, soutenu par deux camériers.

« Ce matin, à quatre heures, les personnes qui veillaient auprès du Souverain-Pontife constatèrent une sorte d'étouffement; elles firent réveiller en toute hâte le docteur Ceccarelli, qui vint et réclama aussitôt l'assistance de son collègue, le docteur Antonini. Les deux médecins constatèrent une violente attaque de fièvre pernicieuse, celle-là même, dit-on dans le peuple, qui a emporté si rapidement Victor-Emmanuel. Ce sont

probablement, dit-on encore, les efforts faits la veille qui ont déterminé cette crise nouvelle.

« Les membres du Sacré-Collége furent prévenus de suite,et le cardinal-vicaire fit aussitôt exposer dans les églises de Rome le Saint-Sacrement, en même temps que toutes les cloches de la Ville Eternelle appelaient les fidèles au pied des autels où le clergé réuni récitait les prières : *Venerabili pro Pontifice in agoniâ.*

« Cependant tous les cardinaux présents à Rome arrivèrent les uns après les autres et se rassemblaient dans une des salles du Vatican où ils tenaient une sorte de conseil à voix basse.

« Vers onze heures,le cardinal Panebianco et Mgr Marinelli, sacriste du

Saint-Siége apostolique, accompagnés des aumôniers et des gardes nobles, allèrent prendre dans la chapelle pontificale une hostie consacrée et entrèrent dans la chambre du malade, à la porte de laquelle tout le monde, cardinaux, gardes, familiers étaient à genoux. Ils administrèrent au Pape la Communion et l'Extrême-Onction.

« Au milieu d'un silence souvent interrompu par les sanglots, le cardinal Bilio lit à haute voix la recommandation de l'âme, et au moment où il prononce l'acte de contrition, Sa Sainteté, recueillant ses forces, dit avec une ferveur émouvante ces mots: *Col vostro santo ajuto*!... La respiration n'est plus qu'une angoisse, et les traits

du saint pontife expriment la souffrance unie à la résignation.

« Les facultés de l'intelligence illuminent toujours son regard, et il fait signe de son regret de ne pouvoir parler.

« Le cardinal lui demande de bénir tout le Sacré-Collége qui est agenouillé, et il élève la main droite et bénit.

« Vers midi, les accès redoublèrent et les docteurs Ceccarelli et Antonini, qui avaient déclaré dès le matin que la crise était mortelle, firent comprendre que l'agonie allait commencer.

« Vers une heure, le Pape perdit complétement connaissance. Il ne la recouvra plus jusqu'au moment où il poussa le dernier soupir. » A ce mo-

ment, tous les cardinaux, tous les dignitaires de la maison pontificale étaient rassemblés et ont assisté à la mort du Souverain-Pontife.

« Tous les ambassadeurs auprès du Vatican ont fait prendre dans la journée, et d'heure en heure, des nouvelles qu'ils télégraphiaient immédiatement à leurs gouvernements respectifs. Toute l'aristocratie romaine en a fait autant.

« Dès une heure de l'après-midi, la nouvelle de la mort du Pape circulait prématurémemt, et il y a même eu une communication à ce sujet, faite par le gouvernement à la Chambre des députés. La Cour et les autorités étaient tenues à chaque instant au courant de la marche de la maladie.

« Le roi Humbert a envoyé trois fois dans la journée, au Vatican, un de ses aides de camp prendre des nouvelles.

« Vers quatre heures, dans le Vatican, les antichambres étaient remplies de prélats, de prêtres consternés et silencieux, de membres du corps diplomatique et de nobles romains.

« La foule grossissant tout autour du palais pontifical, les autorités ont pris des mesures d'ordre public et des carabiniers maintiennent la circulation. La place Saint-Pierre, la rue Buorgo Nuovo sont remplies de voitures.

« Ce soir, les théâtres sont fermés et Rome présente absolument le même aspect que le soir de la mort du roi.

« Le conclave se réunira le 19 février 1878. »

Maintenant, que le Seigneur inspire les princes réunis du Sacré-Collége, et daigne susciter parmi eux le vrai successeur de Pie IX !

FIN

347

150

OUVRAGES SUR PIE IX

5508. Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté.

